Crítica

IV. SECCION
SECTION

J. FRIEDRICH

IV LA FRANCE DANS LA HISTOIRE ET DANS LE MOMENT ACTUEL

COMERCIO FRANCÉS EN LA ARGENTINA

TINTORERIA NACIONAL

SERVICIO PARA LUTO EN 48 HORAS

MEDALLA DE ORO EN LA EXPOSICIÓN
-- INDUSTRIAL DEL CENTENARIO --



A. DOCKIR & Cía.

SUCURSALES

ESMERALDA 241	Coop. 3228 (Central)	RIVADAVIA 2123	Coop. 1013 (Central)
B. IRIGOYEN	1476	S. DEL ESTERO	1603
ENTRE RIOS	917	CALLAO	1137
BELGRANO	1121	DEFENSA	887
BELGRANO	2990	INDEPENDENCIA	2183

FÁBRICA y ADMINISTRACIÓN
Coop. Telef. 416 (Sud) - - -
Unión Telef. 833 (B. Orden)

Garay 1332 — Buenos Aires

VINOS DE BURDEOS

DE E. Paris & Damas

SON LOS MEJORES

ANTONIO DAMAS Hijo

INTRODUCTOR

CALLE BELGRANO 1824
Unión Telef. 3442, Libertad

Buenos Aires

Enrique Schweiss

IMPORTACION DE MATERIALES DE CONSTRUCCION

Bmé. MITRE 1265 — U. T. 4898 (Libertad)

Para no ser perjudicado en sus intereses morales y materiales el Sr. Enrique Schweiss pone en conocimiento de su clientela, **su nacionalidad netamente francesa**, de cuyo mismo origen son también los productos que introduce.

CAILLON & HAMONET

Importación - Comisión - Consignación

TACUARI 267 — Buenos Aires

Exactitud en los pesos

PUGET

Aceite de Oliva

SUPERIOR CALIDAD

MADERAS EXTRANJERAS Y DEL PAIS

A. CRESTIN & Cía.

CASA CENTRAL Y ESCRITORIO:
440 - URUGUAY - 492

ASERRADERO ELECTRICO:
2002 - MONTES DE OCA - 2022

BUENOS AIRES

DESTILERIA "LA ARGENTINA"

LICORES Y REFRESCOS EXTRA FINOS

INCHAUSPE y Cía.

Unión Telefónica 700, Avenida
Cooperativa Telefónica 350, Sud
Dirección Teleg.: PIC. - - - -

PASEO COLON 1170 — Buenos Aires

E. BARBOTEU & Cie

Sucesseurs de CHÉDEL, BARBOTEU & Cie

IMPORTATION

Draperie - Fournitures pour tailleur

1302-VICTORIA-1310 — Buenos Aires

PÉDÉFLOUS y Cía.

IMPORTADORES

BITTER DES BASQUES

UNIÓN TELEF. 2384, AVENIDA
COOP. TELEF. 3218, CENTRAL

Piedras 722 — Buenos Aires

CASA INTRODUCTORA
ESTABLECIDA EN EL AÑO 1871

A. HAURE & Cía.

Sucesores de Vda. M. ROMAT e Hijo

Cognacs, Rhums, Ginebra, Whisky, etc., etc. — Vinos de Burdeos, del Rhin y de Mosela, Marsala, Oporto, Jerez, Champagne, etc.

973-SUIPACHA-983 — Coop. Telef. 1208 (Central) Unión Telef. 1920 (Juncal) — Buenos Aires

---

SOMBRERERIA Y CAMISERIA

Sombreros de la renombrada fábrica ANDERSON & Co. - London

LABORIE & Cía.

Casa especial en artículos para hombres. — Surtido completo en ropa blanca. — Especialidad sobre medida

Carlos Pellegrini 30 — Buenos Aires

TALLERES DE CONSTRUCCION

CH. DANCKAERT

Pueyrredón 463, Buenos Aires

Casa Matriz: Bruselas, Bélgica

Máquinas y accesorios para labrar madera — Instalaciones completas de aserraderos — Motores y calderas a vapor de la renombrada casa —:— —:— —:— —:— —:— —:—

H. BollinckX, de Bruselas

MOTORES ELECTRICOS Y A NAFTA

Employez **La Cocose** Produit Français

REMPLACE AVANTAGEUSEMENT DANS LA CUISINE LA PATTISERIE LE BEURRE, HUILLE E LA GRAISSE. — — — — — — — — — — —

GRAND PRIX PARIS 1906

Alfredo Durand

IMPORTADOR

Agente de CLOSSMANN & Co. - Bordeaux

UNICO AGENTE DEL ACREDITADO
CHAMPAGNE LEVALLOIS-PERRET

PASO 769 — *Buenos Aires*

CARTONERIA FRANCESA
ELECTRICA

P. MAUREL

COOP. TELEF. 1011, Central
UNIÓN TELEF. 1180, Libertad

142 - Uruguay - 146 — Buenos Aires

Leduc, Saint-Ives, Fischer & Cía.

SOCIEDAD EN COMANDITA

Importadores de Paños y Casimires

LONDON-W: 71, Dean St.
PARIS: 51, Rue Vivienne
LYON: 6, Rue Lafont

656-RIVADAVIA-658
BUENOS AIRES
Unión Telef. 2837 (Avenida)

VINOS por MAYOR TINTO y BLANCO

JORGE BONDUEL y Cía.

BODEGA en SAN JUAN - Dto. Desamparados

Río Bamba 341 — U. Telef. 1758 (Libertad) — Buenos Aires

NOS ALPINS



Mon lieutenant, ça souffle terriblement. Faut-il faire sonner au courrier?

— Certainement, j'y vais; faites appeler.

Dans le poste éclairé par les lampes fumeuses, embrumé par le bois qu'on brûle sans arrêt dans les fourneaux qui rougissent, retentit une petite sonnerie pimpante, un cor de chasse joyeux, auquel répondent gaiement des aboiements de chiens. Puis c'est un grand branle-bas et, dans le couloir sombre, éclairé par une petite lampe qui le fait paraître encore plus grand, éclatent des lazzis et des rires.

Dans la salle commune, où trône un écusson majestueux, salle des fêtes, salle de bal, viennent se grouper une dizaine de grands gaillards, hâlés, hirsutes, barbus et embroussaillés, énormes sous l'épaisse couche de vêtements qui les engoncent, mystérieux sous le passe-montagne qui leur couvre presque les yeux, lourdauds avec leurs snow-boots épais, leurs molletières chaudes et leurs raquettes blanches qui leur donnent un peu, mais très peu, la démarche élégante du canard.

Un petit coup au large béret qu'on tire en avant, corne en l'air, quand même, un appel rapide et c'est la sortie de la tanière.

C'est la neige à perte de vue, dans laquelle on enfonce quelquefois jusq'au genou, tout petits et tuts noirs dans l'immensité blanche. La petite troupe, en file indienne déboulíne dans le lointain.

C'est tout simplemet un poste alpin; un poste des neiges, qui s'en va chercher des nouvelles et de la pâture.

A l'horizon majestuex, s'éléve le Mont Blanc grandiose; tout près, se drésse le Pourri; dans le bas, serpente le Saint-Bernard en longs lacet enroulés, et plus bas encore pointe le toit du convent où il y a, paraît-il, d'autres hommes.

L'on fait la trace. D'abord, importants,



les chiens, qui ont fini de gambader, et savent où il faut passer, puis, à tour de rôle, les chasseurs, avec, en tête, le chef du courrier portant en bandouliére la grande corne d'appel, et qui, une fois la tâche faite, ira se reposer à l'arrière pour trouver le chemin déjà battu.

Un dernier petit effort, et c'est le relais. On est les premiers. Hurrah! on va les attendre.

Bientôt là-bas quelques petits points grimpent et grossissent. C'est le poste d'en dessous qui arrive chargé et guilleret.

Bonjour. — Bonsoir. — Les nouvelles? Le lieutenant? La neige? Les potins? Les commissions. Le tabac. Les lettres. Ah, les lettres! Que c'est joli une lettre qui arrive là-bas, dans la neige. Que c'est tentant à ouvrir! Que c'est attendu! — Les journaux pour le lieutenant, pour le médecin.

Ça y est. En route! — On redescend, on remonte, et l'on revient, et l'on a faim. La-haut, le mitron a fait de délicieux petits pains ,le cuisinier s'est distingué, et le quart de vin est si frais qu'il a un goût exquis.

C'est joyeux, c'est sain. C'est la vie du pôle sans le pôle, c'est la vie de solitudes avec des nouvelles ce sont des poumons qui se dilatent et des muscles qui se durcissent.

Il m'est arrivé souvent le soir, en plein boulevard etincelant de lumiéres, de penser que lá-bas, dans un petit nid, au-dessus d'un petit poteau qui représente cette chose si prodigieuse de sens qu'on appelle une frontière, il est une quarantaine de gars de France, perdus dans la neige, qui voient des étoiles énormes, une lune immense, qui dorment, qui dansent, qui chantent, et qui mystérieusement veillent.

Car il y a bal, et tous les soir. Un vieil accordéon poussif, un viex violon racleux, et la bourrée s'élance, les talons rythment les petits pas, les chants fusent et, dans ce coin perdu des Alpes, passent en un tourbillon les veillés enfumées de la Haute-Savoie, les chants mélancoliques d'Auvergne, la douce mélodie de Provence, la chansonnette gavroche de Montmartre, comme si toutes les vieilles provinces de Frances venaient tenir compagnie à leurs petits qui sont là-haut.

C'est bruyant et c'est très doux: et ceux qui tournent seuls, éperdument, tournent avec le rêve de leurs amours et de leurs espoirs.





Puis c'est la grande fête, le cochon qu'on tue, les boudins qu'on prepare, c'est la lanterne magique, le viu chaud, la course en traineaux.

Parfois, le contrebandier passe, apportant un peu de nouveau le bon Asti trés spumante, le long cigare à bout de paille.

Et puis, c'est la marche écrasante, par un froid noir, où l'on se regarde le nez pour se le frotter, où l'on a peur de geler, où l'on ne chante plus, et où on se méfie de la fée mystérieuse des neiges, qui vient de son sourire enchanteur, sous inviter à se coucher dans sa chemise si blanche. Alors c'est le sourire bête de l'hypnotisé, le rire sinistre, la goutte de rhum, la bourrade, la friction, la marche plus rapide. Et puis, c'est encore le coup de vent givré, farouche, comme si la mer venait défier la montagne. Les chiens se couchent, les hommes s'aplatissent sur leurs longs bâtons, les bras en croix, les avalanches déboulinent dans un bruit terrible de chemins de fer, comme si, très en retard, elles prenaient plusieurs rapides. Alors on part tôt, on rentre tôt: la neige tient mieux; on craint la croûte qui se détache, le grand tapis qui si soulève. On sait qu'il y en a eu d'enlevés... l'an dernier. On fait des petites croix de bois, pour que le diable passe...

Enfin c'est le grand soleil où l'on étouffe sur la neige.

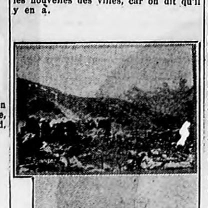
Les jours passent, les mois passent... les pipes sont culottées... le toit dégage, la lampe s'éteint, la fenêtre s'ouvre. Les premiers mulets arrivent... C'est la vie d'en bas qui monte, c'est le printemps qui pousse ses bourgeons jusque là-haut.

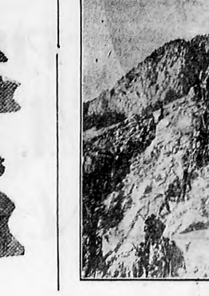
Le détachement de relève arrive avec les nouvelles des villes, car on dit qu'il y en à.

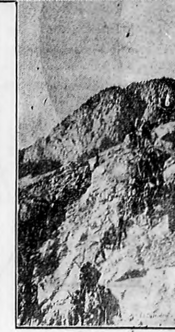
Et puis, c'est la revue ultime, la campàgne finie. C'est l'adieu au chien, qui avait son lit comme un homme, la dernière visite à la cuisine où l'on a fricoté, la dernière nuit dans la chambrée qui fut si enfumée et si chaude, la dernière bourrée, le dernier couplet, le dernier coup d'œil au grand Blanc, le dernier petit sourire à la frontière qu'on a quand même rudement gardée, et c'est, très mélancolique, la descende, avec une touffe d'edelweiss, en laissant derrière soi beaucoup de vie saine, jeune et joyeuse.

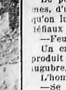
Et il en est plus d'un qui, dans le cours plus ou moins rude de la vie, remonterait volontiers le chemin qu'il a descendu, irait encore repasser à moitié courbé les cols où le vent souffle si fort lorsq'il est en colère, recommencerait à hâler jusque là-haut, les jambes enfoncées dans la neige, le tonneau qui roule et l'arbre qui dégringole, pour respirer à pleins poumons l'air vif des hautes cimes glacées, et pour rêver encore, le soir, par un de ces clairs de lune comme on n'en voit que là, au-dessus du petit poteau où il y a ecrit "France".

Dr. Muret.









C'ETAIT UN FRANCAIS

L'œil sombre et résolu, les bras fièrement croisés sur la poitrine:

Un homme était debout!

En face de lui, assis sur un coin de table, un officier Prussien un pied fortement campé en terre, ostensiblement taquinait de l'autre son sabre trainant; le casque insolemment en tête démasquait son regard inquisiteur.

Rigides dans leur reluisant uniforme, l'arme au pied, des fusillers attendaient.

Un grand feu de sarments éclairait la pièce d'une lueur rougeâtre, tandis qu'a l'horizon le soleil morne et triste semblait comme hésiter de se lever sur la campagne désolée et pleine d'horreurs, enfin, de derrière la colline, l'écho répercutait à l'infini, chaque rugissement du canon.

Donc, l'homme était debout!

Son regard fouillait la-bàs dans la plaine et la paleur de l'aube, sa maison détruite par las obus, où, sous les décombres, gisaient sa femme et son enfant!

—Qui es-tu? lui demanda l'officier.

—Je suis Français! répondit l'homme.

—N'es-tu pas un espion portantaux tiens des renseignements sur nos positions? Avoue! et l'on te fait grâce de la vie.

—Je suis Français! réplica l'homme.

—C'est toi, qui cette nuit, embusqué derrière une haie, a tiré sur nos troupes et tué un soldat?

—Je suis Français! répondit imperturbablement l'homme.

—Que tiens-tu dans ta main? Sans doute quelque dépêche? Donne-nous çá!

Cette fois, l'homme garda le silence.

Tout son corps frémissant d'une patriotique colère, il se jura de mourir plutôt que d'obéir!

Ce petit drapeau tricolore, qu'il tenait caché tout entier dans sa main ferme, ces innocentes couleurs achetées à un marchand ambulant le jour de la fête du village, le seul souvenir qui lui reste de son fils, lui semblent, à cette heure suprême, un lambeau de la Robe de la France; ce n'était plus un jouet d'enfant, c'était le Drapeau national lui-même, pour lequel on se bat, pour lequelon meurt!

—Allons! donne! répèta plus dûrement l'officier.

—Non! répondit sèchement l'homme.

Aussitôt, obéissant à un geste, les soldats se ruent sur lui, mais il leur tient tête, et son poing qui devient de fer, s'abat comme marteau sur l'enclume, s'aidant dés pièds et de son sacrifice, plusieurs roulent défaits sur le sol.

Ah l'héroïque défense!... un seul contre dix, il combat pour l'honneur du Drapeau, pour le renom de la France, puis, bientôt vaincu, le corps brisé, ensanglanté, mais l'âme haute, il déploie fièrement les trois couleurs, avec rage, en frappe une dernière fois l'agresseur et les lance dans le foyer en criant:

—Vive la France!

Alors, recroisant les bras, il attendit.

Dans la cour de la ferme, l'homme est encore debout!

Le peloton d'éxécution charge les armes, d'un geste de tête, l'homme défend qu'on lui bande les yeux par un dernier défiaux fusils qui se braquent sur lui.

—Feu!!! commanda l'officier.

Un crépitement sinistre fend l'air, reproduit par l'écho comme un ricanement lugubre, puis le silence se fait.

L'homme n'était plus debout!!!

—Se faire tuer pour un drapeau d'enfant! dit l'officier en haussant les épaules. C'était un fou! C'était un Français!

Seulement! l'écho répondit:

C'était... c'était un Français!!!

J. P. S.


SEMITIN
LO MEJOR
PARA ENGORDE DE ANIMALES
Y AVES DE CORRAL
PIDA FOLLETO EXPLICATIVO
S. A. DE MOLINOS HARINEROS
Y ELEVADORES DE GRANOS
DIQUE 3
BUENOS AIRES

LA FRANCE DANS L'EPOPEE

La France est le monde. Les peuples la reconnaisent pour mère des leurs libres destinees; elle set la patrie spirituelle de la civilté comme le fûrent la Grèce, en un jour lumineux, et Rome, un autre jour glorieux. Les hommes se disputent l'honneur d'être citoyens de ce libre empire des âmes. La France est la lumière. Tout ce qui germe sur cette terre sacrée devient splendeur parce que le genie de la France est comme un creuset divin qui peut tout épurer. Le soleil s'y est ar...é pour ecoutée dans les forêts sacrées le chant de ses rossignols; il y a des siècles que l'astre ne se couche par sur la terre de France: C'est là qu'il se lève et là qu' il s'endort dans les crepuscules de purpure, à l'ombre auguste des chènes rituelles de la race. La France est la lumière. Tout y resplandit et illumine; ses hautes vertus et jusq'à ses défauts, tout est clair sous la splendeur des ses ciels chargés de prodiges; ses universités et ses musées, ses temples et ses fabriqu s et jusq'à ses échafauds liverateurs. Le soleil avant d'éclairer le monde se tamise sur les horizons de France auverts à tous les éveils parce que c'est toujours de ce côté que vient l'aurore.

La France est le destin. Elle a sans changer le cours de l'Histoire, avec le travail des siecles ou dévies tout-à-coup le cours du Temps malheureux avec les explosions de la Révolution et presser l'œuvre lente de Dieu, grâce à ses titaniques efforts.

La France est l'augure. Sur les hautes cimes de sa pensée, elle est le mystère qui parle avec la voix qui annonce les choses à venir; comme la statue de Memnon de la légende égyptienne, l'âme de la France tremble et dégage en harmonie à l'approche des aurores.

Le lyrisme de la France a toujours

La France est l'audace... Elle ouvre les sentiers de lumière dans les ombres, elle explore les mondes inconnus et navigue toujours en haute mer sans la splendeur des étoiles secrètes; elle ose contre le Destin lorsque le Destin est contre les hommes.

La France est la Rêve enaction... Elle modèle ses idéals d'après les formes eternelles et les met en mouvement sur le monde. Lorsque tout yacille, elle marche assurée, lorsque tout doute, elle crée et réalise, et c'est qui elle porte le soleil en son verveau, et la lumière la suit comme une ombre.

La France est l'exemple... Champ d'épreuve du Temps pour les choses futures; la vieille terre gauloise, semis d'étoiles pour les nouveaux soleils, hivernacle des printemps de toutes les races, elle modèle en ses chairs douloureuses, l'Avenir, à son image et à sa ressemble, comme Dieu.

La France est la Liberté. Pour elle, son peuple a souffert et pleuré et saigné sur tous les chemins du sacrifice

Elle a éleve les trônes et les autels et les a jeté bas du même geste hardi, lorsque les idoles pésaient à la conscience humaine et que les ancienne verités se convertissaient en nouveaux mensonges... Et elle eu l'épique audace de jetée aux passe survivant à la stupeur de l'Europe, la tête d'un roi; et elle s'en alla dans l'épopée par le monde suivant un autre roi de l'Epée ouvrant la nouvelle histoire des peuples libres en combattant, et en chantant... La faute la plus grande de la France, pour ses ennemis est sa dévotion jamais dementie à la Liberte.

La France est la Beauté. Les dieux délogés des Cois sacrés de l'Hellade se refugièrent sur les collines harmonieuses de la Gaule et chantant avec ses poêtes et combattent avec ses guerriers et sèment avec ses semeurs. C'est la Vénus des peuples qui se dresse magnifique de splendeur parmi l'écume des aurores, dans les mers ignorées et comme l'étoile du matin, annonce et suit le soleil de tout avénement.

Les divinités de la Grâce demeurent encore sur la terre par ce que la France existe; les Naïades rient dans ses fontaines, Diane court dans ses bois, Pan faut entendre sa flûte dans les blés de Provence, Bacchus se couronne de pampres dans les vignobles de la Champagne et le soleil qui éclaire les collines de la vieille France est le même Hélios glorieux qui se dressait autrefois, sur les marbres eternels du Parthenon.

Ses erreurs elles-mêmes sont divines: la plus grande faiblesse de ce peuple devant ses ennemis barbares, c'est sa propre grandeur d'âme. Son péché le plus grande est péché d'amour et sa plus grande folie est folie de lumière et de Liberté.

Pour elle et pour le monde, la France a souffert les plus terribles épreuves et les plus cruelles décherires. Le Destin c'est acharné d'abord à la douleur feconde et créatrice de la Race choisie.

La France est l'interprête du monde, déléguée à l'assamblée des siècles. Lorsque elle parle, le Destin écoute...

Ses paroles s'impriment sur le marbre et le bronze ou dans le silence de l'Eternité et forment le Decalogue nouveau des peuples libres. Ce fût et sera le cerveau et le cœur du monde, saignant la lumière sur la terre... Par ce que à jamais, elle vit en état de grâce de la Gloire; dans tous les instants de sa vie journalière, elle fait de l'Histoire et dans ses grandes jours, de la Légende.

La France ne voulait pas la guerre et n'y étant pas préparée militairement, mais la conscience du péril la fit se transformer subitement sur sous sol sacré, prête à tout se jouer dans la bataille.

Et le gui sacré recourit sus les vieux chênes des druides, chargés de rites et de légendes, et la France est aujourd-hui encore, toute dans l'Epopée.

A coté de la France est la Belgique, le peuple du martyrologe sublime. La Belgique a mis sa poitrine devant le cœur de l'Europe comme un bouclier et sur ce bouclier s'est emousse l'elan rageur de l'invasion.

Le Brabant et la Wallonie sont presqu'entièrement sous le joug des armes prusiennes. Ou don pays des Flandres qui est la rayaume du bon roi hèroique, il ne reste plus qu'une bande etraite de plaines riantes inclinées sur la mer, jusqu'au n'est pas encore arrivée la rague de sang.

Liège et Namur, Termonde et Louvain, Malines et cent autres viiles, n'existent déjà plus comme un luxe de la civilisation; lá où elles dressaien leus fabriques merveilleuses, leurs universités illustres et leurs temples légendaires, joyaux de l'art et du travail humain, s'èlévent maintenant les tours vacillantes au milieu des ruines comme des bras desespérés qui se haussent vers le ciel, en signe de malédiction et de vengeance por le crime inoui...

Anvers, la ville jamais prise, a croulé parmi ses forteresses d'auer devant les attaques de hordes formidables, comme un soulévement de la mer mutinée contre le soleil.

Ah!, l'infamie de l'Allemagne! Quel terrible chatement Dieu prépare-t-il, au fond du Destin, pour les hordes assassines et incendiaires, que sa voix ne s'est pas encore faut entendre, repondant à celle de tout un peuple victime de la barbarie et de la demence tragique des Allemands, ennemies de Dieu et des hommes? Toute la patrie belge est en exil. Il n'y a plus plus que des restes de ses braves armées, ses campagnards en armes et son roi hèroique bataillant encore sur sou énorme infortune, faisant des tranchées parmi les ruines et les cadavres sans sepulture... La Belgique vit encore, des lé moment où il existe des heroïsmes qui la defendent, et elle sera tant que survivra le dernier de ses soldats, tout qu'il y aura un bras capable de porter une arme en vue de la lutte sacrée... Les femmes et les enfants combattent; les chiens eux-mèmes survent les regiments et il n'est pas jusqu'aux pierres qui ne se lévent contre l'envahisseur odieux sur la terre des belges. Il n'y a pas de tradition dans le monde qui evoque un plus grande holocauste de toute un peuple ou un exemple d'un plus grand heroïsme.

La Belgique est à cette heure terrible

Conséquents avec ce large idéal de Latinité, nous avons élevé la voix pour la France, dans le premier moment de la guerre, conscients de la bonté et de la justice de sa cause que nous tenons pour nôtre, sans faiblesse et sans hesitations.

La confiance absolue dans la victoire definitive de la France et des armes alliées, n'a pas diminuée un seul instant en nous, pas même dans les moments de triomphes militaires qui signalérent la première etape de l'invasion des Barbares sur la terre sacrée d'Occident...

Pas a pas, jour par jour, nous avons suivi les incidents de la lutte formidable que la Liberté et le Césarisme ont entreprise dans presque toute l'Europe, convertie en un immense champ de bataille. Nous avons suivi le chemin de l'invasion, marqué par les traces de mort.

Dans un silion d'incendie et de désolation; nous avons vu comme l'avalanches des hordes d'envahisseurs, croissant emportent la barriére d'heroïsme des nobles enfants des Flandres, jusqu'á debander sur les riantes plaines septentrionales de France.

La Horde était formidable quant au nombre et colossale quant à l'élan de son audace impetueuse; mais nous savions que l'avalanche devrait reculer quand la veritable force de la Republique, s'apposerait a son débordement.

Et il en fut ainsi: les aigles orqueilleuses de l'empire barbare, ont brusé leurs viles dans les champs proches de ceux où l'on vit tomber l'aigle napolienne arrétée par le destin, au millieu de sa vol gigantesque... La Horde est décimée et defaite; elle est sur de chemin de la deroute immense et du desastre epauvantable, balayée par un ouragan de feu et de mitraille.

La France est victorieux dans la bataille et l'Humanité triomphe avec la France.

Nous-autres, ne pouvons combatre pour elle en armes, nous defendons sa cause avec l'âme, maintenant sur le sol argentin, le prestige de son nom et la lumière de ses gloires universelles et eternelles.

De même, nous signalons à cette heure historique la mission de tous les peuples de notre race et le devoir de l'Amerique.

Pour tout cela, pour notre amour de la France, qui est l'amour de l'Humanité, la haine des teutons est tombé sur nous; parce que nous dénoncions à chaque pas la barbarie inouie de ses armées, violant tous les droits et méconnaissant la loi humaine, les residents allemands nous ont gratifié de leurs rancoeurs... Notre conduite ne changera pas pour cela et notre enthousiasme pour la cause aimée n'en diminuera point.

Mais nous devons faire remarquer aux sujets du Kaiser que nous ne sommes poussés par aucune antipathie envers le peuple allemand; tous les peuples de la terre sont également respectables et tous s'en embrassent dans notre idéal de fraternité humaine... Notre haine est pour l'empire brutal et militariste armé pour la conquéte et la ambitions monstrueuses, dont le peuple tudes du moyen-age l'inquietude du monde et veut étouffer l'Europe sous les poids de ses armes... Notre rancune va contre l'Empire barbare, vers ces ambitous monstrueuses, dont le peuple d'Allemagne est la première victime.

Le triomphe des alliés seront aussi la rédemption des peuples germaniques subjugués par le sabre de la Prusse. Le bonnet phrygien de la Republique glorieuse suplantera le casque lourd imperial qui écrase et déprime le cerveau des soldats du Kaiser insensé.

Et une nouvelle et libre Allemagne surgira des ruines de l'Empire... Ce sont là, nous voeux fervents.

C'est pour cela que nous avons toujours crié dans la victoire le nomme de la France, la sainte mère liberatrice et c'est pour cela que CRITICA a été á Buenos Ayres una sorte d'Ambassade de France et une plénipotenciaire de l'esprit de la grande Republique.

Notre Amerique doit a la France ce titre de mère sainte et c'est en eccoutant le coeur du continent que nous avons entendu ses fervents augures de Victoire.

CASIMIR DE BRUYN



Administrador-delegado, Presidente de la Cía. General de F.F. C. C.

Uno de los miembros más distinguidos de la colonia belga en la Argentina, el señor Casimiro de Bryn, puede considerarse como cosa propia, ya que, ligado a la intensa vida mercantil de nuestro país y a la sociedad porteña por más de 36 años de ardua labor, ha ofrecido al progreso nacional casi toda su juventud y el fruto óp̈imo y fecundo de su iniciativa y de su esfuerbo.

Nacido en Bruselas en el año 1854, sus eximias condiciones de hombre de vastas miras en la administración de grandes empresas lo impuso desde luego como un candidato insustituíble para la dirección del ferrocarril de Santa Fe, cuyo cargo de presidente del directorio asumió cuando apenas contaba 24 años de edad.

Dotado de un raro temperamento de luchador y de una energía a toda prueba, bien pronto las empresas se disputaban el valioso contingente de su dirección, y así fué cómo al breve tiempo la Compañía General de Ferrocarriles de la provincia de Buenos Aires lo designaba su administrador-delegado, elevadísimo cargo que desempeña todavía con el general beneplácito. Simultáneamente, y gracias a la incansabl multiplicidad de su acción y de su iniciativa, desempeñó los cargos de administrador delegado del Banco Hipotecario Franco-Argentino, de la Sociedad Hipotecaria Belga Americana y de la Sociedad Anónima de los Elevadores y Molinos del Río de la Plata; presidente del comité local del Crédito Territorial de Santa Fe; presidente de la Sociedad de Coches Dormitorios y Comedores; vicepresidente de la Compania Inmobiliaria Franco Argentina, cargos todos en cuyo desempeño reveló sus eximias condiciones de administrador y dejó bien honda en el progreso de estas instituciones, marcada la huella de su paso.

La Compañía General de Ferrocarriles de la Provincia de Buenos Aires, de la cual es a la vez que administrador, delegado, uno de sus concesionarios, debe al eñor de Bruyn la más eficaz y decidida de las cooperaciones, ya que en todo tiempo es y será el alma y el nervio de su creciente y portentoso progreso.

ESSAI DE GRAPHOLOGIE

La graphologie, qui est un art en même temps qu'une science, parce qu'elle demande autre un certain nombre de connaissances précises, une vive intuition des âmes et le don de les évoquer, apporte elle aussi sa contribution à l'histoire. Déterminer, par une étude patiente, l'influence réciproque des caractères sur les événements et des évenements sur les caractères; découvrir les responsabilités cachées et les fatalités, pour attribuer à chacun la part de louange et de blâme qu'il mérite; saisir derrière les gestes de ceux qui gouvernent les hommes, les fils qui les font mouvoir et la main qui les meut; faire surgir, du fond obscur de la vie, sans se laisser prendre aux documents inutiless qui trompent les historiens par un faux air de certitude, la figure confuse de la vérité; s'élever peu à peu, de la vie des choses présentes à la vision des choses futures, pour autant que l'avenir se laisse prévoir; tout cela est possible à la graphologie. C'est pourquoi il nous a paru intéressant, au point de vue historique aussi bien que psychologique, d'étudier l'écriture de quelques souverains et chefs d'Etat de l'heure actuelle. Par malheur nous n'avons pu nous procurer que leur signature; ils n'écrivent pour la plupart que peu et à des rares familiers, comme s'ils voulaient se dérober aux investigations de la graphologie. Assurément, c'est peu de chose, et prétendre tirer d'une seule signature un portrait minutieux serait une entreprise présomptueuse et imprudente. Toutefois, à l'aide de quelques traits significatifs apparus dans ce peu de lettres, nous essayerons de reconstituer la figure entière de celui qui les a tracées, en nous servant aussi peu que possible de données étrangères à la graphologie, comme ces archéologues auxquels il suffit de quelques mots sur un papyrus pour retrouver toute une inscription. Heureusement pour nous, la signature est, de toute l'écriture, la partie la plus significative, celle où l'homme décèlt, qu'il le veuille ou non, ce qu'il est, ce qu'il croit être, ce qu'il veut paraître.

La réflexion joue un rôle secondaire dans cette nature toute d'action, et même un peu impulsive. La signature, haute, verticale, épaisse et d'un mouvement rapide, dénote un tempérament matériel, une imagination vive et noble, un cœur genereux plutôt que sensible, et une grande loyauté. Les o largement ouverts indiquent de la franchise, de la confiance dans les autres, dans soi-même est accentuée par la paraphe, qui se confond, avec la A, au moyen d'une boucle assez gracieuse, indice d'une peu de complaisance en soi-même et de quelque recherche de l'effet. Mais une dignité naturelle, un sens instinctif de la mesure disent à ce défaut: Halte-là! Il y a de la bravoure, du courage, dans cette écriture dont chaque trait semble s'élancer en avant; tout le nom rest bravement à découvert, insoucieux du danger: à d'autres le son de le défendre! Ce courage, acquis d'abord, a fini par devenir naturel; il y a dans le tracé un léger tremblement qui trahit un tempérament faible, dont l'éducation et la volonté se sont rendues maitres. On y sent la présence de tares héréditaires latentes qui, si elles ne sont combattues, risquent de reparaître, aggravées, chez ses descendants. Nature ardente au plaisir, le travail intellectuel doit lui coûter de l'effort; ce qui lui convient le mieux dans le rôle de souverain, c'est toue le côté représentatif: cerémonies, voyages, beaucoup plus que les calculs de la politique. Mais, comme il se fait une haute idée de sa mission, il accomplit ses devoirs de son mieux. Alphonse XIII se considère, selon l'idéal des meilleurs de sa race, comme le père de ses sujets, le justicier, redresseur de torts. Il a besoin, pour donner toute sa mesure, de se sentir en harmonie avec la volonté de son peuple.

Cette signature, écrite en caractères germaniques, ce qui n'est point pour nous faciliter la tâche, semble vouloir se faire aussi petite que possible comme pour passer inaperçue. Le F et le J, qui seraient pour un Guillaume II une belle occasion de parade, François-Joseph les humilie, les laisse tomber au rang de simples minuscules. On y sent une dépression due en grande partie à l'influence du malheur; des déceptions répétées l'ont découragé. Quelques mouvements de plume inutilès, comme le trait arrondi que précède le nom, et le paraphe, sans proportion avec le reste de la signature, sont la marque d'un tempérament alerte, sanguin, ami du plaisir et des exercices violents qui dépensent l'énergie physique. On pourrait y voir en outre une tendance au romanesque, le goût de l'imprévu et de l'aventure aussi bien sentimentale que politique. La destinée, habile à se servir contre les hommes de leurs faiblesses, a dû s'en faire une arme contre lui. Le a et le o largement ouverts indiquent une âme loyale, esclave de la foi jurée, même au détriment de ses intérêts; aussi lorsque les choses ne réussissent pas à son gré, François-Joseph doit-il avoir du moins la consolation de se sentir sans reproche. La même forme de s, indice de fermeté et de resistance, de même que les deux petits angles qui se trouvent au commencement du paraphe, dénotent une certaine obstination dans le détail de la vie. Sa politique n'est pas a longue portée, elle est plutôt mesquine et inférieure à la noblesse de son âme. Quelque rancune envers une ou deux personnes déterminées qui l'ont fait souffrir. Beaucoup de bonne grâce, d'affabilité, surtout envers les humbles et les déshérités. C'est une âme chrétienne, attachée aux traditions de l'Eglise.

C'est le seul de tous les souverains héréditaires dont nous avons la signature sous les yeux, qui soit un intellectuel, un cérébral; c'est le seul, aussi, dont la signature soit sans paraphe, indice d'un esprit évolué et d'une pensée indépendante. Ayant grandi loin du pouvoir, il a eu le loisir de cultiver son esprit de façon désintéressée, d'acquérir une somme considérable de connaissances scientifiques et historiques, non dans un but d'application pratique mais par goût de la science. Georges V n'est pas avant tout un souverain: il met toute sa conscience à bien remplir la tâche qui lui est imposée, mais il ne se donne pas tout entier au soin du gouvernement. L'homme de science qui est en lui n'abandone pas ses droits. Aussi doit-il avoir de la peine à concilier les besoins de sa nature individuelle et les exigences de sa situation. Il est heureux pour lui qu'il soit le souverain d'un Etat où la Constitution limite à tel point la responsabilité du monarque. Le caractère du roi est difficile, sans grâce; il a peu de douceur, mais en revanche beaucoup de fermeté et de loyauté. Sévère envers les autres il l'es aussi avec lui-même. Le devoir avant tout.

Cette signature énorme, qu'il nous a fallu réduire pour la faire entrer dans un travail de dimensions restreintes, fait sourire plutôt qu'elle n'en impose. Elle dénote chez l'empereur un sentiment exagéré de son importance, et pour ainsi dire le vertige de sa propre grandeur. La bouche formidable du W, le développement exagéré des jambages supérieurs, sans compter le paraphe qui est à lui seul un poème burlesque, tout, dans cette écriture, dénote un déséquilibre entre l'imagination et le sens des choses. Un tel empereur se contente mal d'une époque realiste et sceptique, et que tant de "grandeurs ne touchent plus guère"; il lui aurait fallu vivre en un temps plus thèâtral, aux costumes plus éclatants, où l'imprevu revêtait des formes plus fabuleuses. Malgré cette imagination grossissante, il arrive à Guillaume II d'avoir des vues très justes et d'une intuition politique excellente; malheureusement le vrai et le faux forment dans son esprit une telle confusion, que ces intuitions éparses n'arrivent pas à se coordonner en une politique suivie. Il agit en vertu d'instincts ou d'impulsions plutôt que d'opinions raisonnées. Sa conduite est parfois, inconsidérée, car il ne se connait pas bien lui-même. Il es souvent tout étonné du résultat de ses actes ou de ses paroles. Grâce à une très grande souplesse d'intuition, il pénètre assez avant dans le caractère de ceux qu'il voit pour la première foi, mais à la longue, son imagination fausse l'idée qu'il en avait, commes ces portraitistes, dont les esquisses de premier jet sont plus ressemblantes que leurs œuvres achevées. Très préoccupé de l'effet, sachant très bien que son influence est faite en majeure partie de charme personnel, il cherche à plaire, à tout le monde indifféremment; sait parler à chacun la langue qui lui convient. Différent en cela du roi d'Angleterre, il est plus sévère avec les autres qu'avec lui-même, et se permet des choses qu'il blâmerait sévèrement chez ses fils. Comme il arrive souvent à ceux qui se font d'eux-mêmes une opinion exagérée, Guillaume se croit incompris, parfois même menacé. Son paraphe qui se replie et vient couvrir la fin du nom est significatif à cet égard, et les deux points qu'il a placés de part et d'autre ajoutent une note de méfiance. Mais au fond, il y a beaucoup de candeur et même de bonté derrière tout cet orgueil, et si les actes d'un homme d'Etat n'avaient pas des conséquences aussi graves, on se laisserait aller, sans arrière pensée, au charme de cette nature imaginative et impulsive.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir nous procurer deux signatures du tzar, l'une antérieure à la revolution, et l'autre postérieure, qui nous permettront d'étudier le rôle des circonstances extérieures dans la formation ou la déformation d'un caractère. La première, avec ses grandes boucles et son paraphe en lazzo, est pleine d'entrain, de confiance dans l'avenir, inexpérimentée même. Elle a quelque chose de militaire et de cavalier, en même temps que de hautain. L'homme d'une telle écriture n'a pas encore reçu la leçon terrible des événements. La seconde indique une perturbation profonde dans cette nature incapable de se mettre à la hauteur des circonstances et qui essaye pourtant de profiter autant qu'elle peut de la leçon. La bouche que unissait la majuscule au reste du nom s'est transfromée en un trait anguleux, la partie supérieure du K se détache du nom qu'elle couvre dans un geste de protection, et le paraphe, au lieu du lazzo presque féminin, se dresse à la fin du nom et se termine par une succession de traits fulgurants; on y sent un grand effort d'énergie. C'en est fait de l'entrain, de la vivacité; à l'ancien maintien, un peu altier, a succédé une attitude gênée et comme blessée. Le tzar n'a pas dû déméler dans les événements qui l'ont fait souffrir leur causes véritables, et par conséquent, il n'est pas en état d'y remédier. Obscurément, il se rend compte que son entourage élève autour de lui comme une muraille qui l'empêche de communiquer avec son peuple, et il ne se sent pas la force de la renverser. La paraphe anguleux décèle une rancune profonde, un vif ressentiment des offenses reçues dont il rend responsables certain personnes déterminées, alors qu'en réalité, elles sont la conséquence de l'état général des choses. Peu clairvoyant, il se défie de ceux auxquels il devrait se confier et se confie à ceux dont il devrait se défier. Plusieurs autour de lui exploitent le mystère pour le tenir dans la terreur; ne se sentant pas la force de s'appuyer sur lui seul, il sent le besoin d'un soutien, et va le demander, non pas à ses proches qui lui sont dévoués, mais à des étrangers qui le dupent: Voyez comme le o s'est ouvert, de la première a la seconde signature, non pas en haut, mais en arrière; d'autre part le a est hermétiquement fermé. Une tendance marquée au mysticisme, dans lequel il cherche un refuge contre le malheur (voyez comme le première bouche du paraphe s'élance tout droit vers le ciel) le livre probablement à ceux qui savent l'exploiter. Il y a un déséquilibre entre l'imagination et l'intelligence, l'une forte, l'autre faible, qui produisent de l'illogisme, et un manque de suite dans la conduite. On a l'impression d'une boussole affolée. Une telle nature est incapable de se rendre à une conception réaliste et judicieuse de l'état des choses, nécessaire à un souverain.

Cette écriture fait preuve d'une indoyable activité intellectuelle, dans les directions: politique, littérature, philosophie même. Aucun don ne reste inutilisé, tout sert. Poincaré sait admirablement mettre en œuvre toutes ses forces intellectueles, leur faire rendre le maximum de rendement. L'écriture est à la fois d'une rapidité vertigineuse et d'une parfaite netteté, la pensée se déroule et se développe harmonieusement. Tacticien de ses propres pensées, Poincaré les ordonne d'abord puis les lance en avant, et l'action est toujours précédée de la réflexion. Bien qu'il ait le sens des abstractions, les spéculations purement philosophiques l'intéressent mais ne le satisfont pas, à cause d'un solide bon sens, pratique et utilitaire. Il n'a rien de don Quichotte. L'équilibre est parfait d'abord entre le corps et l'esprit puis entre les diverses facultés intellectuelles; aucune ne l'emporte sur les autres, mais toutes s'égalisent dans une haute harmonie: la logique et l'intuition des caractères, la volonté et la souplesse, la ruse et la loyauté. Poincaré est un bon connaisseur d'hommes dans les limites où l'on peut l'être sans imagination. Il a du courage, de l'initiative. Il ne doit pas toujours être facile de collaborer avec lui, soit parce que sa rapidité de pensée distance celle des autres, soit parce qu'il est autoritaire et ne laisse pas assez la place à la personnalité d'autrui. A ce point de vue, il ne sait pas aussi bien utiliser les facultés des autres qu'il n'utilise les siennes. La sensibilité est fraîche, vivante quasi ingénue; quant au reste, tout est concerté, raisonneé voulu; s'il suffit du calcul et de la prudence pour faire un bon politique, Poincaré est un excellent politique. Mais s'il lui fallait prendre d'un instant à l'autre une de ces grandes décisions, où s'affirme le génie des hommes d'action, il hésiterait, temporiserait. Aussi ne peut-il donner toute sa mesure qu'en temps de paix. L'imprévu le déconcerte. Tout, dans sa vie politique, est concerté d'avance, jusque dans les maindres détails; ses discours ne doivent pas être improvisés. Judicieux et défiant, muni d'une conception réaliste, il est merveilleusement représentatif d'une humanité moyenne et bien équilibrée.

On à dès l'abord l'impression d'une lutte âpre entre une volonté forte et un tempérament débilue. Ces grosses lettres appuyées, d'une forme qui ne s'carte guère de la forme apprise, ces points énormes, ces boucles empâtées décèlent un désaccord entre le système nerveux et le système sanguin: il y a là quelque dégénérescence. Abandonné à lui-même ce tempérament se serait perdu dans la débauche. Mais la volonté veillait. Les majuscules, ni grandes ni petites, dénotent une certaine simplicité dans les manière et dans le goûts, mais aucune familiarité quelconque; Victor-Emmanuel a je ne sais quelle grandeur altière dont il ne peut se départir. Une certaine roideur maladroite dans ses rapports personnels, aucune désinvolture, aucune grâce; point de dons d'expression, aucune facilité dans l'abord. Tous ces défauts, qui sont de surface, sont rachetés par une grande conscience et probité. C'est un esprit déductif patient, obstiné, minutieux, en qui les dons de la nature se son lentement délivrés par le travail et la persévérance. Roi populaire de goût et d'instinct, il ne rechercha pas la popularité qui vient d'un abord gracieux, d'un accueil facile, mais celle que donne un bon gouvernement. Esprit pratique, sens très juste du possible, et capable par conséquent d'une politique à longue portée. Aucun mysticisme quelconque: matérialisme prononcé. Il a gardé une sorte de méfiance prudente, qui vient de ce qu'il a dû autrefois défendre sa personalité encore mal affermie contre de mauvais influences adversaire déclaré de la politique familiale, du népotisme, il ne quitte pas des yeux les intérêts généraux du pays qu'il gouverne. Quoique modeste il a une juste fierté des progrès de son pays, et des conquêtes qu'il a faites sur lui-même.

LA BATAILLA D'IENA

(RACONTE PAR NAPOLEON)

De toutes les batailles que livra Napoleón, une des plus terribles et des plus glorieuses fut celle d'Iéna, qui détruisit la puissance de la Prusse.

La relation de ce duel héroïque entre Français et Allemands a été faite par l'empereur lui-même. La voici, telle que nous l'avons retrouvée dans le Bulletin de l'Armée".

Iéna, le 15 octobre 1806.

La Bataille d'Iéna a lavé l'affront de Rosbach et décidé, en sept jours, une campagne qui a entièrement calmé la frénésie guerrière qui s'était emparée des têtes prussiennes.

Les armées en présence

Voici la position de l'armée au 13:

Le grand-duc de Berg et le maréchal Davout, avec leurs corps d'armée, étaient à Naumbourg, ayant des partis sur Leipsick et Halles. Le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo était en marche pour se rendre à Dornbourg. Le corps du maréchal Lannes arrivait à Iéna. Le corps du maréchal Augereau était en position à Kala.

Le corps du maréchal Ney était à Roda.

Le quartier général à Géra.

L'empereur, en marche pour se rendre à Iéna.

Le corps du maréchal Soult, de Géra, était en marche pour prendre une position plus rapprochée à l'embranchement des routes de Naumbourg et d'Iéne.

Voici la position de l'ennemi:

Le roi de Prusse voulut commencer les hostilités au 9 octobre, en débouchant sur Francfort par sa droite, sur Wurtzbourg par son centre, et sur Bamberg par sa gauche. Toutes les divisions de son armée étaient disposées pour exécuter ce plan; mais l'armée française, tournant sur l'extrémité de sa gauche, se trouva en peu de jours à Saalbourg, à Lobenstein, à Schleitz, à Géra, à Naumbourg. L'armée prussienne, tournée, employa les journées des 9, 10, 11 et 12 à rappeler tous ses détachements, et le 13, elle se présenta en bataille, entre Capelsdorf et Auerstædt, forte de près de 150,000 hommes.

Le plan de l'Empereur

Le 13, à deux heures après-midi, l'empereur arriva à Iéna, et sur un petit plateau qu'occupait notre avant-garde, il aperçut les dispositions de l'ennemi qui paraissait manœuvrer pour attaquer le lendemain et forcer les divers débouchés de la Saale. L'ennemi défendait en force, et par une position inexpugnable, la chaussée d'Iéna à Weimar, et paraissait penser que les Français ne pourraient déboucher dans la plaine sans avoir forcé ce passage. Il ne paraissait pas possible, en effet, de faire monter de l'artillerie sur le plateau, qui d'ailleur était si petit que quatre bataillons pouvaient à peine s'y déployer. On fit travailler, toute la nuit du 13 au 14, à un chemin dans le roc, et l'on parvint à conduire l'artillerie sur la hauteur.

Le maréchal Davout reçut l'ordre de déboucher par Naumbourg pour défendre les défilés des Kœsen si l'ennemi voulait marcher sur Naumbourg, ou pour se rendre à Apolda pour le prendre à dos, s'il restait dans la position où il etait.

Le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo fut destiné à déboucher de Dornbourg, pour tomber sur des derrières de l'ennemi, soit qu'il se portât en force sur Naumborug, soit qu'il se portât sur Iéna.

La grosse cavalerie qui n'avait pas encore rejoint l'armée, ne pouvait la rejoindre qu'à midi; la cavalerie de la garde impériale était à trente-six heures de distance, quelque fortes marches qu'elle eût faites depuis son départ de Paris.

Mais il est des moments à la guerre où aucune considération ne doit balancer l'avantage de prévenir l'ennemi et de l'attaquer le premier.

L'empereur fit ranger sur le plateau qu'occupait l'avantgarde, que l'ennemi paraissait avoir négligé, et vis-à-vis duquel il était en position, tout le corps du maréchal Lannes; ce corps d'armée fut rangé par les soins du général Victor, chaque division formant une aile.

Le maréchal Lefebvre fit ranger au sommet la garde impériale en bataillon carré.

L'empereur bivouqua au milieu de ses braves. La nuit offrait un spectable digne d'observation, celui de deux armées dont l'une déployait son front sur six lieues dont les feux apparents étaient concentrés sur un petit point; et dans l'une et l'autre armée, de l'activité et du mouvement; les feux des deux armées étaient à une demi portée de canon; les sentinelles se touchaient presque et il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût entendu.

Les corps de maréchaux Ney et Soult passaient la nuit en marche.

La marche à l'attaque

A la pointe du jour, toute l'armée prit les armes. La division Gazan était rangée sur trois lignes, sur la gauche du plateau.

La division Suchet formait la droite; la garde impériale occupait le sommet du monticule; chacun de ces corps ayant des canon dans les intervalles.

De la ville et des voisines, on avait pratiqué des débouchés qui permettaient le déploiement le plus facile aux troupes qui n'avaient pu être placées sur le plateau, car c'était peut-être la premier fois qu'une armé devait passer par un si petit débouché.

Un brouillard épais obscurcissait le jour. Lempereur passa devant plusieurs lignes. Il reccommanda aux soldats de se tenir en garde contre cette cavalerie prussienne qu'on peignait comme si redoutable.

Il les fit souvenir qu'il y avait un an à la même époque ils avaient pris Ulm; que l'armée prussienne, comme l'armée autrichienne, était aujord'hui cernée, ayant perdu sa ligne d'opérations, ses magasins; qu'elle ne se battait plus dans ce moment pour la gloire, mais pour la retraite; que, cherchant à faire une trouée sur différents points, les corps d'armée qui la laisseraient passer seraient perdus d'honneur et de réputation.

A ce discours animé, le soldat répondit par des cris de: "Marchons!"

Les tirailleurs engagèrent l'action, la fusillade devint vive.

Quelque bonne que fût la position que l'ennemi occupait, il en fut débusqué, et l'armée française, débouchant dans la plaine, comença à prendre son ordre de bataille.

La bataille engagée

De son côté, le gros de l'armée ennemie, qui n'avait eu le projet d'attaquer que lorsque le brouillard serait dissipé prit les armes.

Un corps de 50,000 hommes de la gauche se posta pour découvrir les défilés de Naumbourg et s'emparer des débouchés de Kœsen; mais il avait déjà été prévenu par le maréchal Davout. Les deux autres corps, formant une force de 80,000 hommes, se portèrent en avant de l'armée française, qui débouchait du plateau d'Iéna. Le brouillard couvrit les deux armées pendant deux heures, mais enfin il fut dissipé par un beau soleil d'automme.

Les deux armées s'aperçurent à petite portée de canon.

La gauche de l'armée française, appuye sur un village et des bois, était commandée par le maréchal Augereau.

La garde impériale la séparait du centre, qu'occupait le maréchal Lannes.

La droite était formée par le corps du maréchal Soult; le maréchal Ney n'avait qu'un simple corps de 3,000 hommes, seules troupes qui fussent arrivées de son corps d'armée.

L'armée ennemie était nombreuse et montrait une belle cavalerie. Ses manœuvres étaient exécutées avec précision et rapidité.

L'empereur eût désiré retarder de deux heures d'en venir aux mains, afin d'attendre, dans la position qu'il venait de prendre après l'attaque du matin, les troupes qui devaient le joindre, et surtout sa cavalerie; mais l'ardeur française l'emporta.

Plusieurs bataillons s'étant engagé au village de Hollstedt, il vit l'ennemi s'ébranler pour les en déposter.

Le maréchal Lannes reçut ordre sur-le-champ de marcher en échelons pour soutenir ce village.

Le maréchal Soult avait attaqué un bois sur la droite; l'ennemi ayant fait un mouvement de sa droite sur notre gauche, le maréchal Augereau fut chargé de le repousser.

En moin d'une heure, l'action devint générale; 250 ou 300,000 hommes, avec 7 ou 800 pièces de canon, semaient partout la mort et offraient un de ces spectables rares dans l'histoire.

De part et d'autre, on manœuvra constamment comme à une parade.

Parmi nos troupes, il n'y eut jamais le moindre désordre, la victoire ne fut pas un moment incertaine.

L'empereur eut toujours auprès de lui, indépendamment de la garde impériale, un bon nombre de troupes de réserve pour pouvoir parer à tout accident imprévu.

La cavalerie française

Le maréchal Soult ayant enlevé le bois qu'il attaquait dapuis deux heures, fit un mouvement en avant.

Dans cet instant, on prévint l'empereur que la division de cavalerie française de réserve commençait à se placer, et que deux divisions du corps du maréchal Ney se plaçaient en arrière sur le champ de bataille.

On fit alors avancer toutes les troupes qui étaient en réserve sur la première ligne, et qui, se trouvant ainsi appuyées, culbutèrent l'ennemi dans un clin d'œil, et le mirent en pleine retraite.

Il la fit en ordre pendant la première heure; mais elle devint un affreux désordre du moment que nos divisions de dragons et de cuirassiers, ayant le grand-duc de Berg à leur tête, purent prendre part à l'affaire.

Ces braves cavaliers, frémissant de voir la victoire décidée sans eux, se précipitèrent partout où ils rencontrèrent l'ennemi.

La cavalerie, l'infanterie prussiennes ne purent soutenir leur choc.

En vain, l'infanterie ennemi se forma en bataillons carrés: cinq de ces bataillons furent enfoncés. Artillerie, cavalerie, infanterie, tout fut culbuté et pris.

La défaite

Les Français arrivèrent à Weimar en même temps que l'ennemi, qui fut ainsi poursuivi pendant l'espace de six lieues.

A notre droite, le corps du maréchal Davouts faisait des prodiges. Non seulement, il contint, mais mena battant pendant plus de trois lieues le gros des troupes ennemies qui devait déboucher du côté de Kœsen.

Ce maréchal a déployé une bravoure distinguée et de la fermeté de caractére, première qualité d'un homme de guerre. Il a été secondé par les généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanne, chef de l'état-major, et par la rare intrépidité de son brave corps d'armée.

Les résultats de la bataille sont 30 à 40,000 prisonniers; il en arrive à chaque moment; vingt-cinq à trente drapeaux, trois cents pièces de canon, de magasins immenses de subsistances.

Parmi les prisonniers se trouvent plus de vingt généraux, dont plusieurs lieutenants-généraux, entre autre le lieutenant-général Schmettau.

Le nombre des morts est immense dans l'armée prussienne.

On compte qu'il y a plus de 20,000 tuées ou blessés.

Le feld-maréchal Mollendorff a été blessé; le duc de Brunswick a été tué; le général Rüchel a été tué; le prince Henri de Prusse grièvement blessé.

Au dire des déserteurs, des prisonniers et des parlementaires, le désordre et la consternation sont extrêmes dans les débris de l'armée ennemie.

Le bilan de la journée

De notre côté, nous n'avons à regretter parmi les généraux que la perte du général de brigade de Billy, excellent soldat; parmi les blessés, le général de brigade Conroux. Parmi les colonels morts, les colonels Vergès, du 12e. régiment d'infanterie de ligne; Lamotte, du 36e.; Barbanègre, du 9e. de hussords; Marigny, du 20e. de chasseurs; Harispe, du 16e. d'infanterie légère; Dulembourg, du 1er. de dragons; Nicolas, du 61e. de ligne; Viala, du 81e.; Higonnet, du 108e.

Les hussards et les chasseurs ont montré dans cette jorunée une audace digne des plus grands éloges. "La cavalerie prussienne n'a jamais tenu devant eux"; et toutes les charges qu'ils ont faites devant l'infanterie ont été heureuses.

Nous ne parlons pas de l'infanterie française: il est reconnu depuis longtemps que c'est la meilleure infanterie du monde. L'empereur a déclaré que la cavalerie française, après l'expérience des deux campagnes et de cette dernière bataille, n'avait pas d'égale.

L'armée prussienne a dans cette bataille perdu toute retraite et toute sa ligne d'opérations.

Sa gauche, poursuivie par le maréchal Davout, opéra s aretraite sur Weimar, dans le tempas que sa droite et son centre se retiraient de Weimar sur

La confusion fut donc extrême.

Le roi a dû se retirer à travers les champs à la tête de son régiment de cavalerie.

Notre perte est évaluée à 1000 ou 1,200 tuées et à 3,000 blessés. Le grand-duc de Berg investit en ce moment la place d'Efurth, oú se trouve un corps d'ennemis que commande le maréchal de Mollendorff et le prince d'Orange.

L'état-major s'occupe d'une relation officielle, qui fera connaître dans tous ses détails cette bataille et les services rendus par les différents corps d'armée et régiments.

Si cela peut ajouter quelque chose aux titres qu'a l'armée à l'estime et à la consideration de la nation, rien ne pourra ajouter au sentiment d'attendrissement qu'ont éprouvé ceux qui ont été témoins de l'enthousiasme et de l'amour que l'armée témoignait à l'empereur au plus fort du combat.

S'il y avait un moment d'hesitation, le seul cri de: "Vive l'empereur!" ranimait les courages et retrempait toutes les âmes.

Au fort de la mêlée, l'empereur, voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portait au galop pour ordonner des manœuvres et des changements de front en carrés; il était interrompu à chaque instant par des cris de: "Vive l'empereur!"

La garde impériale à pied voyait avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler tout le monde aux mains et elle dans l'inaction.

Prusieurs voix firent entendre les mots: "En avant!"

"Qu'est-ce? dit l'empereur; ce ne peut être qu'un jeune hommes sans barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire. Qu'il attendre d'avoir commandé dans trente batailles rangées avant de prétendre à m. donner des avis!"

C'étaient effectivement des vélites, dont le jeune courage était impatient de se signaler.

Dans une mêlée aussi chaude, pendant que l'ennemi perdait presque tous ses généraux, on doit remercier cette Providence qui gardait notre armée: aucun homme de marque n'a été tué ni blessé.

Le maréchal Lannes a eu un biscaïen qui lui a rasé la poitrine sans le blesser; le maréchal Davout a eu son chapeau emporté et un grand nombre de balles dans ses habits.

L'empereur a toujours été entouré, partout où il a paru, du prince de Neufchâtel, du maréchal Bessières, du grand maréchal du palais Duroc, du grand écuyer Caulaincourt et de ses aides de camp et écuyers de service.

Une partie de l'armée n'a pas donné, ou est encore sans avoir tiré un coup de fusil.

La proclamation de l'empereur

L'empereur adresse à l'armée cette proclamation:

"Soldats! vous avez justifié mon attente et répondu dignemente à la confiance du peuple français.

"Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats.

"Vous êtes les dignes défensaurs de l'honneur de ma couronne et de la gloire d'un grand peuple; tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister.

"Je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la prérérence. Vous êtes tous de bons soldats. Voici les résultats de nos travaux:

"Une des premières puissances de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie. Les forêts, les défilés de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours, et livré dans l'intervalle quatre combats et une grande bataille.

"Nous avons précédé à Potsdam, à Berlin, le renommée de nos victoires.

"Nous avons fait 60,000 prisonniers, pris 65 drapeaux, parmi lesquel ceux de la garde du roi de Prusse, 600 pièces de canon, 3 forteresses, plus de 20 généraux.

"Cependant, près de la moitié de vous regrettent de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder, sont en notre pouvoir.

"Mon peuple tout entier s'est levé, indigné de la honteuse capitulation que les ministres prussiens, dans leur délire, osaient nous proposer.

"Nos routes et nos villes frontières sont remplies de conscrits que brûlent de marcher sur cos traces.

"Nous ne serons plus désormais les jouets d'une pais traîtresse.

"Soldats! je ne puis mieux vous exprimer les sentiments que j'ai paur vous qu'en vous disant que je vous porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous le jours."

Napoleón.

A LA JEAN-BART

L'HISTOIRE D'UN HEROS

Plougés dans le calme du soir, dont nous jouissions paresseusement, assis dans de confortables rockings sur la terrasse de la villa de Jacques Charvin, la voix de notre hôte nous arracha, aprés un long silence, a la contemplaton d'un admirable coucher de soleil sur la Meriterranée:

"Vous rêvez, dit-il, à je ne sais quoi, en regardant ces flots empourprés de soleil mourant et vous ne savez pas que, dans se cadre splendide de verdure et de fleurs, au fond de cette baie si calme, repose un brick fameux avec son équipage?..."

Comme il se taisait, un midship, venu de Toulon nous serrer la main avant d'embarquer pour les mers lontaines et que nous avions surnommé Smike, je n'ai jamais su pourquoi, l'interpella gaiement:

"Charvin, racontez l'histoire, voulez-vous? Je les adore, et vous... vous en mourez d'envie!"

Sans se faire prier, Charvin commença:

"Peut-être avez-vous entendu dire qu' en 1798, apres Aboukir, un brick de vingt canons, le "Vautour", commandé par un officier du nom de Parrel, ayant échappé par miracle a la flotte de Nelson, tomba, en regagnant nos côtes, sur un vaisseau anglais: la bataille fut rude, et, criblé de boulets, le "Vautour" vint couler en vue de la terre.

Les détails du combat sont moins connus; pourtant ils dépassent en grandeur héroique bien des faits d'armes souvent vantés.

Parrel, à force d'audace et d'adresse, était parvenu sans encombre presqu'au terme de son voyage. Assez endommagé aux côtes de Brueys, dans les eaux d'Egypte, són navire, malgré tout, se tenait bien encore et il pouvait se croire ors d'affaire une foie de plus. Des voiles suspectes, cependant, lui firent éviter Toulon. Il louvoyait dans ces parages, attendant un moment propice pour orcer le passage, quand il fut aperçu par un grand trois-ponts anglais de cent dix ou cent vingt canons, qui, croyant en faire une bouchée, chargea toute sa toile et marcha sur lui.

Fin voilier, le "Vautour" aurait pu éviter la bataille, mais la fuite, repugnait à Parrel. L'anglais s'avançait: déjà l'on distinguit le va-et-vient précipité du braule-bas de combat. C'était une vieille connaissance, "Conqueror", capitaine Burke, un rude marin tenant la mer depuis qu'il était en âge de fumer la pipe.

Trés calme, Parrel fit armer ses piéces et le salut du "Vautour" pour son adversaire fut une volée de fer au milieu du tonnerre de dix piéces, crachant ensemble le feu, la fumée et la mort. La réponse de l'Anglais ne se fit pas attendre: une nappe de flammes jaillit de ses sabords et une trombe de boulets passa sur le "Vautour". Des bois craquérent, del cordages rompus battirent l'air où s'épaissit un brouillard intense fleurait la poudre. Une vergue s'abattit, tuant des hommes. Il y eut des cris, des jurons, puis le brick lâcha sa seconde bordée... Le duel etait engagé.

Bientôt les leurs seules des coups de canons déchirant la fumée guiderént les combattants. Parrel, impassible, était partout, insouciant du danger. Des matelots tombaient autour de lui; les autres continuaient à charger et à tirer.

C'étaient, certes, de braves gens, mais la partie n'était pas egale et, sous l'ouragen de mitraille, les canons du "Vautour, un à un, se turent. Un coup, pourtant, partait encore d'un sabord ou d'un autre, chaque fois qu'un souffle de vent, balayant la fumée, permettait d'y voir ou fauchant des hommes.

Il fallait en finir: Burke fit cesser le feu et commanda l'abordage. Bientôt les deux navires se touchérent. Le "Vautour" nt tirait plus; les grappins s'abattirent sur lui comme les griffes d'une bête de proie, et les "blue jackets", hurlant comme ils savent le faire, se ruérent la pique ou la hache au poing. Burke était le premier, comme toujours. Des qu'il eut posé le pied sur le brick, lui qui avait vu plus de vingt combats, s'arrêta muet de stupeur et d'admiration. Derriére lui, ses hommes, béants, se pressérent, les yeux agrandis.

Le pont était jonché de débris de toutes sortes, éclats de bois, cordages entremêlés. Partout, des cadavres et du sang. Appuyés contre les piéces ou les bastingages, des blessés râlaient, achevant de mourir. Parrel, qui, pointant-lui-même, avait tiré les derniers coup avec deux matelots, attendait, immobile, au pied du grand mât demeuré debout par miracle.

Un officier de la marine anglaise s'y connait en courage; Burke s'avança et dit:

"—Monsieur, toute résistance serait "folie. Votre navire ne tient plus et "peut couler d'un moment à l'autre. "Vous avez fait plus que votre devoir, "gardez votre épée et passez à mon "bord, vous ne serez pas mon prisonnier, mais mon hôte. Dés qu'il me sera "possible, je vous débarqueraí sur la côte française."

"—Si le "Vautour" doit couler, répondit Parrel, il coulera avec son pavillon "et son capitaine mais je demeureraí "ici oú est ma place!"

"—Et votre équipage, Monsieurs? "Vous avez quelques hommes, sans doute, à l'entrepont et des blessés?

"—De mon équipage, il reste deux "hommes, voici le premier — et Parrel "montrait à ses côtés un matelot farouche, un gros pistolet à la main — "le second est descendu à la sainte-barbe avec une méche allumée. Si seulement je léve le bras, celui-ci tire dans "l'écoutille; c'est le signal; l'autre mettra le feu aux poudres... Donc, croyez-moi, ne m'obligez pas, en restant ici, à "nous faire sauter tous ensemble!"

Burke salua.

"Capitaine, dit-il, vous êtes un brave. "La marine française peut être fiére de "vous. Je vous en conjure, renoncez a "votre dessein et suivez-moi. Votre abandon sur ce brick qui, déjà, voyez, donne de la bande, me serait un remords "éternel."

Le pont, en effet, commençait à pencher légérement sur babord. Parrel l'avait bien remarqué, mais il secoua la tête et dit: "Non!"

Il n'y avait pas à choisir, ce terrible homme eût fait comme il le disait. Les Anglais se retirerent larguérent leurs grappins et prirent du champ.

Alors ils virent cette chose tragiquement sublime: Parrel et son "equipage" ayant étayé, Dieu sait comme, un reste de voilure, cette carcasse éventrée, jouet des lames et sans espoir, se remit en marche, son pavillon en loques flotant au vent.

Mais sur cet épave glorieuse le coeur de la France palpitait à côté du coeur de Parrel...

De loin, l'Anglais suivait, comme on suit un convoi funébre, et ce vieux requin de Burke, qui eût canonné le diable lui-même s'il l'eût recontré battant pavillon français, ému par tant de vaillance, avait fait parer une chaloupe pour recueillir,, si possible, ces enragés.

Ce fut en vain. Le brick n'alla pas loin: au bout d'une heure, à peine, doucement, sans secousses, il descendit dans la mer...

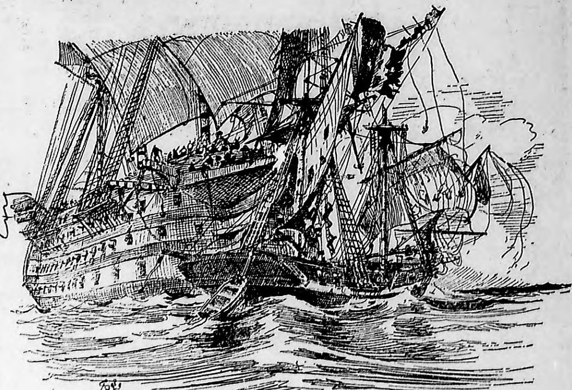
Et le vaisseau de Sa Majesté "Conqueror" salua cette tombe où Parrel était entré, vainqueur malgré tout, debout sur sa passerelle et ses couleurs hissés fiérement au plus haut de leur drisse...

Tel est, Messieurs, le récit conservé à l'Amirauté britannique et pesqu'ignoré chez nous..."

Charvin se tut. La nuit, maintenant, était venue; nous regardions, pensifs, les flots noirs qui reconvraient l'éternelle demeure de ces héros...

Et Smike dit seulement: "C'est beau!"

Denys Darnay.



LE COEUR EN RUINES

Ma soeur bien-ainee par Isabel d'Etchessary.

Aujourd'hui où je suis, dans ma misère morale, pitoyable comme un pauvre être vaincu, je retrouve mon âme de petite fillette et je voudrais, comme autrefois, chercher un refuge dans tes bras protecteurs de grande soeur tendre et consolatrice, dont la douceur caressante apaise. La douleur qui me jette vers toi, tu sais qu'elle est de celles dont on ne guérit pas: elle est faite de toutes les détresses humaines, de toutes ces détresses contre lesquelles se brisent les pauvres coeurs des hommes et des femmes. Je songe invinciblement aux jours, pourtant étincelants, qui préludèrent au désastre de ma vie, et j'ai sur les lévres le mot âmer des destinées briséss: "Si j'avais su...!" et cette autre phrase des regrets impuissants:" "Si je t'avais écoutée...!"

Ce passé qui fut le mien, je n'ai plus le droit de le chérir... et pourtant, comme il était beau, mon jeune avenir, le jour où j'ai tendu mes mains au baiser de mon fiancé, le jour où fut décidé mon mariage avec M. Carl von Schult, ingénieur. N'était-il pas tout à fait Prince Charmant, ce grand jeune hommme qui fréquentait nos "mardis", et dont la cour discréte, les attentions dont il m'entourait, et finalment, son désir avoué de m'unir à lui soulevûrent chez moi autant d'enthousiasme que chez toi d'objections. Sa qualité d'Allemand était bien le pire obstacle pour une petite Française, une parisienne pur sang comme moi, mais je me rappelle avec quelle voix exaltée je flétrissais les préjugés de race, des criminelles dissentions entre peuples, les haines mensongères, la grandeur des coeurs dont l'amour ne se limite pas aux etraites frontières. Je me rappelle aussi ton sourire triste et incrédule, mais je croyais éperduement à la noblesse loyale des sentiments de Carl. Lui me donnant son nom, moi lui donnant ma vie, je pensais abolir les inutiles et maladroites rancunes, les hostiles contacts, entre êtres de deux races que je ne voulais pas voir ennemies

Enfin, je crus porter en moi l'éclatant triomphe de l'amour pacificateur sur la haine stérile et basse lorsque je fus mariée. C'est alors que je fus privée de ta chère présence, ton mari appelé à Buenos Ayres t'enlevant à moi. Mes lettres cependant t'apporterent l'écho de ma vie, d'une vie que tu pouvais croire heureuse et limpide.

Ma première inquiêtude date cependant des tout premiers temps de mon mariage. Mon mari n'avait pu réprimer, un jour, un froncement de sourcils au reçu d'une lettre d'Allemagne, une lettre de sa mère. J'interrogeai, j'insistai, et je sus mettre sans doute assez de tendre intérêt dans ma curiosité pour qu'il osât m'avouer que sa mère ne pouvai lui pardonner de s'être uni à une française. Et après m'avoir fixée de sou regard clair où je voulais voir tant de franchise. il ajouta.

—Quelle affection tu m'as inspiré pour me faire oublier mes devoirs d'Allemand, et donner mon nom à une française. Ce mot de française fut prononcé par lui avec une nuance indéfinissable. Je cherchai au fond de ma tendresse les mots apaisants, ceux qui ont la magique puissance d'attendrir les coeurs farouches; j'appelai à mon secours les forces merveilleuses de la sereine et profonde bonté. Il me répondit par d'autres phrases, en me caressant les cheveux, comme on fait pour un tout petit enfant malade qui divague.

Mais á partir de ce jour, mon mari me parut un autre homme, et une lumière, d'abord très faible, puis de jour en jour plus éclatante, se fit en moi. D'abord. j'acquis l'âpre certitude que, quoiqu'il appartint par son mariage à une famille de France, mon mari participait a cette tenâce et vaste haine que le souci d'humanité et l'œuvre des années n'ont pas vaincue; et une foule de détails, auxquels je n'avais pas pris garde, me heurtèrent. J'eus aussitôt la prescience que quelque chose de mystérieux se déroulait dans la vie de Carl, j'eus l'horrible impression que j'étais enveloppée d'une atmosphère trouble; je fus frappée par certaines circonstances louches où mon mari se déplacait, s'enfermait pour d'étranges conciliabules, à tel point qu'il se dégagea de tout ceci la certitude qu'il menait une vie double et obscure.

Mise en éveil d'autres détails m'illuminèrent; une nuance dans le caractére de Carl, quelque chose d'autoritaire et de saccadé, une tournure militaire á laquelle il était impossible de se tromper, furent autant de soupcons épouvantables. et voici qu'une inquietude commençait á combattre sourdement au fond de moi. Et un mot, (quel mot!) m'obséda, me harcela, me brûla, grondant en moi, remplissant mes jours de son vacarme, de son cri: je n'avais presque plus la force de regarder mon mari en face, tant je craignais de ne pouvoir me retenir de crier: "Tu es un espion!"

Toute cette époque de ma vie, je la vécus comme on vit un cauchemar. Mais il y avait en moi une telle somme d'espoir que je m'élançais vers un rêve, un rêve absurde! Je crus qu'á force de tendresse, de dévouement et d'élévation, de miséricorde dans ce dévouement et cette tendresse, je parviendrais à vaincre ses ténebreux idéals, á triompher de son patriotisme agressif, à le ramener à moi et à limiter à moi les ambitions de sa vie. Je me déchirait à son inflexibilité.

...Et alors, je devins criminelle... Ah! non sans luttes, sans ravages, mais je souffrais tant á l'idée de détruire mon foyer, d'anéantir ma seule raison de vivre! Après avoir médité jusqu'au vertige sur mon douloureux et rude devoir, après m'être arraché a moi-même la résolution de dénoncer mon mari. j'ajoutai á son abjection la mienne: celle de me résigner. Je ne trouvai que la force de fermer les yeux, d'employer pour me convaincre les raisonnements rassurants d'attribuer mes livides soupçons á mon cerveau malade; je me narcotisai le coeur, m'efforcant de ne plus chercher, ni penser, ni craindre.

Mais un jour, mon mari, appelé en Allemagne, pour quelques semaines, dit-il, prétendit m'obliger á l'accompagner. Ma somnolence morale fut cinglées, réveillée, et je refusai. Entre la femme d'un allemand à Paris, c'était encore rester française, mais être femme d'un allemand en Allemagne, mille fois non! Il y eut entre nous des luttes violentes. Toutes les ruses, tous les arguments. il les employa à me vaincre. Ou puisai-je l'énergie de résister, je ne sais plus, mais il dut céder; et lorsqu'il partit, seul, il mit dans ses adieux quelque chose de déchirant qui ressemblait à l'irrevocable. Lorsque nous fûmes séparés, j'eus la totale impression que je n'avais plus de mari.

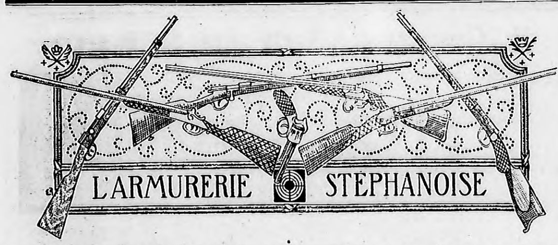
. . . .

Aujourd'hui, il n'y a plus dans mon coeur que des ruines... J'ai appris qu'un capitaine Carl von Schult combat en Belgique. C'est lui. Ainsi, il était capitaine de l'armée allemande et je l'ignorais!... Dans cet hopital de Biarritz où je remplis le rôle d'infirmière, je dévisage tous les blessés, dans l'obsession voir celui qui fut mon mari. Que pourrai-je espérer ou désirer encore, dans l'étroit avenir de mon sort douloureux. Je ne porte plus que le poids apre des remords Le deuil des mères m'est un reproche vivant, et lorsque nos petits blessés français, dans un élan de reconnaissance pour les soins que je leur donne, cherchent á me baiser les mains, je me maitrise pour ne pas tomber á genoux et implorer leur pardon. Pourquioi ne suis-je pas mort, puisque je n'ai plus ni forces. ni espoirs pour exister...!

M. Clemenseaux a Santa Ana de Mendoza



d'Apré l'Illustration du 6 Novembre 1910



Saint-Etienne, qui fut à l'origine un pauvre village de charbonniers et de forgerons, on commença par fabriquer des armes blanches. Cette ville, jusqu'à la fin du XVIII siècle, posseda une corporation émérite de fourbisseurs d'épées, graveurs, ciseleurs à laquelle le roi donna des statuts en 1659. Mais la creation en 1730, en Alsace. de la manufacture royale de Klingenthal (dont le nom se lit encore sur les lames de fleurets), manufacture transférée en 1819 dans un centre de coutellerie, à Chatellerault, porta un coup terrible à la fabrication stéphanoise des armes blanches. En effet, depuis cette époque, toutes les épées des armes du roi furent fabriquées à Klingenthal. Les fourbisseurs de Saint-Etienne perdirent donc le fonds de leur clientèle. D 90.000 épées qu'on fabriquait annuellement dans cette ville au commencement du XVIIIe. siècle, la production tomba à 6.000 épées à la veille d la Révolution. Les graveurs, ciseleurs, et incrusteurs, qui étaient en communauté avec les fourbisseurs, s'employerent des lors à la décoration des armes à feu, où ils exécutèrent des merveilles d'art. Des fusils et des pistolets, ornées de garnitures en or ou en argent, furent offerts aux Rois de France, aux souverains barbaresques, aux Consuls de la République française.

—

Le fusil a eu paur ancêtre l'arquebuse à mèche, puis l'arquebuse à rouet. Les premiers pistolets étaient désignés sous le nom "d'arquebuses courtes". L'arquebuse céda la place au mosquet, puis au fusil à silex, dont le premier modèle réglamentaire français porte la date de 1717, et le dernier modèle de l'ancien régime la date de 1777. La Révolution, qui fit table rase du passé, ne pouvait se dispenser de changer le système de dénomination des modèles d'armes. basé sur la chronologie, sinon les modèles euxmêmes. En transformant légèrement le fusil 1777, elle décida que cette nouvelle (?) arme prendrait le nom de fusil n.o 1. Malheuresement pour les innovateurs, il n'y eut jamais de fusil n.o 2, car les Gouvernements suivants revirent à l'ancien mode de dénomination. Le successeur du .o 1 porta, en effet, le nom de "modèle de l'an IX", qui n'était d'ailleurs que le fusil à silex 1777 perfectionné, le plus glorieux de nos fusils puisqu'il fit les campagnes du premier Empire. Sa portée, très modeste par rapport à celle de nos fusils actuels n,était que de 260 mètres.

Ce fusil fut remplacé par le modèle 1822. Vinrent ensuite: le fusil à percussion (1840-42), le fusil à répétition Lebel (1886), les fusils et carabines à chargeurs.

En même temps, le fusil de chasse évoluait: fusils à piston ou à baguette; fusils système Lefaucheux (canons basculants), à broche ou à percussion, avec chiens extérieurs; fusils à canons fixes, avec culasse tournante ou à glissement; fusils Hammerless. c'est-à-dire à percussion et à chiens intérieurs.

—

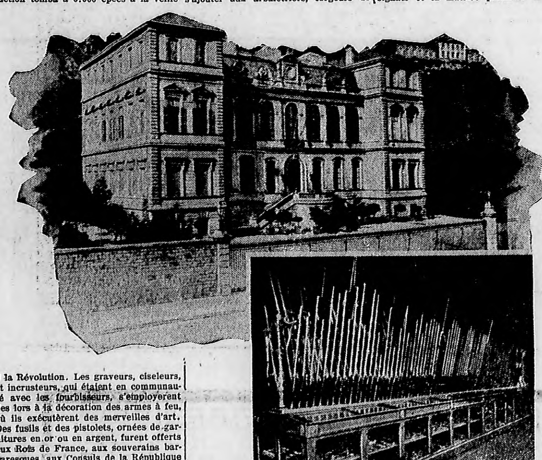
Une tradition, non vérifiée par l'histoire, attribue au roi François I.er et à son ingénieur languedocien Georges Virgile la création de la fabrication des armes àfeu à Saint-Etienne. Ce qui est certain, c'est que, dans cette ville, au milieu du XVI.e siècle, des "fusetiers", appelés plus tard "arquebusiers", vinrent s'ajouter aux arbalétriers, forgeurs de fers de lances, fourbisseurs et javelinaires. Le mot "armuriers heaumiers", qui faisaient le heaume ou casue,q des "armuriers heaubergiers", qui faisaient le haubert ou cuirasse. Toutefois cette distinction n'existait que dans quelques grandes villes, notamment à Paris. Plus la localité était restreinte, moins la division du travail était accentuée.

Cette industrie arquebusière ou armurière de Saint-Etienne vécut dans l'obscurité jusqu'au moment où Colbert, puis Louvois jetèrent les yeux sur cette peuplade de forgerons spécialisés et en firent un véritable atelier du Roi pour la fabrication des armes à feu destinées à l'armée et à la marine. Des commissaires royaux y représentèrent ces deux départements ministériels et y pressurèrent par moments les ouvriers. Au lieu de faire directement des commandes aux artisans, ils se servirent dans la suite de l'intermédiaire d'entrepreneurs, qui, progressivement, s'assurèrent le monopole de la livraison des armes. La Manofacture royale était fondée. Elle prit, avec le temps, de l'importance. Un inspecteur des fabrications de l'artillerie y fut détaché en permanence et assisté de contrôleurs. Il devint le grand chef de la collectivité arquebusiére stéphancise. Il réglementa même la fabrication pour le commerce. Ses pouvoirs ne furent limités à la fabrication militaire qu'en 1782, époque où les deux manufactures (militaire et commerciale) furent séparées, la fabrication commerciale relevant désormais du Roi et des pouvoir civils: intendant de Lyon et Conseil de ville de Saint-Etienne.

Vint la Révolution. Pour combattre l'invasion, les deux manufactures — ou plutôt les deux collectivités dont la réunion formait l'arquebuserie stéphanoise — furent réunies de noveau, sous le pouvoir terrible des représentants du Peuple en mission. Il fut défendu de fabriquer d'autres armes de guerre. Malheuresement, l'ouvrier étant payé en assignats et la matière première faisant défaut ou étant de mauvaise qualité, les armuriers de Saint-Etienne, après avoir fourni un effort considérable, désertèrent une industrie où le pain manquait totalement.

La manufacture militaire fut réorganisée suivant les anciens principes, sous le Consulat. On plaça à sa tête un officier pour contrôler la fabrication et un entrepreneur pour en prendre la responsabilité commerciale. Les ouvriers, bien payés et exemptés de la conscription, garnirent de nouveau les ateliers. D'énormes livraisons d'armes furent faites aux armées françaises. L'intensité de la fabrication ne put cependant suffire aux besoins des troupes lors des invasions de 1814 et de 1815. malgré les réquisitions générales et l'embauche de tous les individus sachant travailler le fer.

Depuis cette époque, l'industrie privee des armes a prêté son concours à l'industrie d'Etat à toute ies époques de notre histoire nationale: en 1830 et en 1848, lors de l'armement des gardes nationales, quand on craignait la guerre étrangère; en 1870, pendant l'invasion allemande.



Longtemps, ces deux manufactures ont vécu dans les mêmes quartiers stéphanois, avec une population flottante travaillant dans ses propres ateliers, soit pour l'Etat, soit pour le commerce, l'Etat conservant en permanence un noyau d'ouvriers "immatriculés" pour les fabrications courantes. Mais depuis 1866-69, époque de la construction des bâtiments actuels de la Manufature nationale, dans le quartier du Treuil, l'Etat a concentré cette fabrication dans de vastes bâtiments, agrandis en 1886 pour la fabrication du fusil Lebel. Jusq'à 10.000 ouvriers y ont travaillé simultanément. On y fabriquait alors 1.500 fusils par jour, c'est-à-dire 450.000 par an. Aujourd'hui la Manufacture, la "Manu" comme l'appellent les Stéphanois, n'est plus spécialisée dans la fabrication des fusils mousquetons, ou carabines. Elle fabrique aussi des revolvers, des caissons d'artillerie, enfin et surtout des mitrailleuses, ces canons-revolvers nouveau modèle qui ont remplacé les mitrailleuses de 1870, formées de vingtcinq canons de fusils réunis en faisceau, dont un mécanisme analogue à celui du "moulin à café" déclanchait la charge.

Il est inutile de demander à voir la Manufacture nationale. La consigne, très sévère, en interdit l'entrée à ceux qui ne sont pas du bâtiment, sauf sur une autorisation spéciale du Ministre de la Guerre.

La fabrication commerciale est exercée en majeure partie, aujord'hui comme autrefois, dans les petits ateliers que possèdent les maîtres ouvriers à Saint-Etienne et dans la banlieue immédiate, ainsi qu'à Saint-Héand, à La Tour-en-Jarez, dans le canton de Saint-Bonnet-le-Château, etc... Il y a autant de maîtres ouvriers et de compagnons qu'il existe de pièces différentes dans le fusil. Le canon, qui est la pièce la plus importante, a ses fabricants speciaux ayant un nombre d'ouvriers variable et un outillage en rapport tvec l'importance de chaque maison.

Le fabricant d'armes proprement dit fait le montage ou l'assemblage de ces différentes pièces et il exerce la partie commerciale. La plupart du temps, ses magasins et ses bureaux sont dissimulés à un étage ou dans une cour. Une enseigne sommaire sur la rue constitue le plus souvent toute sa réclame dans le pays de fabrication.

De plus en plus, des usines mécaniques, inconnues il y a trente ans, tendent à côté de cette ancienne organisation (1).

Dans ces usines on produit ou on tend à produire toutes les pièces de l'arme, même le canon en acier, successeur de l'ancien canon "damas" dans la fabrication duquel se sont illustrés tant de maîtres canonniers de Saint-Etienne.

Le nombre des fabricants d'armes, usiniers ou autres, n'est pas inférieur à quatre-vingts.

L'armurerie "bourgeoise" de Saint-Etienne — c'est le nom qui lui était donné autrefois pour la distinguer de la manufacture d'armes de guerre de la même ville — est groupée dans les quartiers de Chavanelle et de Saint-Roch, où déjà la manufacture de guerre avait son siège social et ses établissements. Cette industrie gravite autour du "Banc d'épreuve des armes d e commerce à feu". administré par la Chambre de Commerce. Cet établiessement, reconstruit et agrandi en 1903-1908, a pour mission comme son nom l'indique, d'éprouver les armes avant la mise en vente. Ou éprouve d'abord les canons des fusils par séries, disposées sur un banc (d'où le nom "banc d'épreuve"), puis les fusils finis. Les charges d'épreuve, soit aux poudres noir, soit aux poudres pyroxylées, sont déterminée par des réglements officiels. Des poiçons, apposées sur le tonnerre, indiquent que l'arme a résisté à l'épreuve du canon. aussi ancien que l'épreuve elle-même, reproduit les armoiries de ia ville de Saint-Etienne: les palmes en "sautoir", les croisettes en "pointe, dextre" et "senestre", la couronne en "chef". Déjá sous la Révolution, ce poinçon était connu des peuples les plus étrangers à notre langue et aux caractères de notre écriture. C'est dire qu'à cette époque les fusils de Saint-Etienne s'expédiaient déjà jusque chez les peuples les moins civilisés.

Il y a douze ou quinze ans, l'armurerie privée ou bourgeoise de Saint-Etienne fabriquait bon an mal an 40.000 fusils au maximum. Aujourd'hui la production annuelle oscille réguliérement entre 80 et 100.000.

La Ville de Saint-Etienne possède un magnifique musée d'armes. moins vaste que le musée d'artillerie et le musée de l'armée de l'Hôtel des Invalides, mais plus riche peut-être en pièces rares. Les premières collections importantes furent achetées à la succession du maréchal Oudinot, en 1851. Elles n'ont cessé d'être augmentées par des conservateurs éminents appartenant à la corporation, comme Jalabert père, premier en date, et comme M. Grivolat, conservateur actuel, à qui nous devons les bellesphotographies du musée reproduites ici. On peut suivre dans ce musée l'histoire complète, aussi bien de l'arme de guerre que l'arme de chasse et, à cette étude de l'art de la balistique, joindre celle de la grande décoration artistique des armes anciennes. incontestablement supérieures sous ce rapport aux armes modernes.

Le musée d'armes est installé, depuis 1861, avec le musée de la rubanerie, le musée d'histoire naturelle, le musée des beaux-arts et la bibliothéque de la ville, dans le Palais des Arts, monument d'une élégante sobriété. Ce palais est situé au pied de la colline de Sainte-Barbe, patronne de mineurs et des artilleurs et en face du monument des combattants de 1870-71. Un superbe bas-relief de ce monument rappelle les nombreuses livraisons d'armes effectuées par l'industrie stéphanoise au Gouvernement de la Défense Nationale à l'heure dès désastres.

Puissions-nous ne jamais revoir cette heure funèbre, puissions-nous être toujours prêts à refouler le torrent dévastateur!

L.-J. Gras.
Auteur de l'"Historique de l'Armurerie stéphanoise".

(1) Les vues d'interieur d'ateliers mécanniques émanent de la Société de la Manufacture française d'armes et cycles.

Scenes Algeriennes

Lorsq'on parle des Arabes, on manque rarement de vanter la noblesse de leurs attitudes, l'harmonie de leurs gestes, le pittoresque de leurs costumes. Le couplet est devenu un peu banal à force d'avoir été répeté, et des esprits sceptiques paurraient y supçonner une part de convention entretenue par les peintres, les poètes et les romanciers enclins a exagérer la couleur locale. Rien n'est pourtant moins contestables, et le voyageur, qui a l'occasion de le vérifier sur place, ne risque pas de s'exposer á une déception; il constate, au contraire, que descriptions et images sont plutôt inférieures á la realité, mise en pleine valeur dans son cadre naturel.

....Au cours d'une récente excursion en Algérie, ayant poussé une pointe vers le sud, nous rencontrâmes, aux environs de Biskra, un mendiant aveugle. Des mendiants aveugles, helas! on en rencontré ailleurs, loin du désur nos routes de France, même aux carrefours de nos villes très civilisées, oú la mendicité est censée interdite. Mais s'ils émeuvent la pitié du passant, ils ne retiennent guère son attention: ils sont généralement quelconques. Celui de là-bas nous apparut comme un personnage de la tragédie antique soudain ressuscité. C'était un grand veillard à barbe blanche.

éteints, son visage de bronze pâle rappelait le masque d'Homère. Drapé de sa gandoura et de son bon nous en loques, àla fois lamentable et superbe, il s'appuyait, un peu courbé, sur un bâton. Une fillete vêtue de hâillons voyante, guidait ses pas incertains, la main tendue pour la problématique aumône. Et deux noms surgissaient inévitablement de nos souvenirs classiques: Œdipe et Antigone. Par la plaine aride, persemée ça et lá d'herbes grises, touffes de "diss" et de "drinn' au pied desquelles le sable s'amoncelle, le vieillard et l'enfant allaient, sous le ciel d'un bleu de saphir, où flambait le soleil implacable.

"Le soleil qui le brûle et ne l'éclaire pas"

Cet Œdipe venait, nous a-t-on dit, de Sidi-Okbar, dont la population se compose presque exclusivement de lépreux et d'aveugles la cécité est une infermité fréquente chez les Algériens indigènes. Une triste faveur fait de la bourgade sainte des Ziban un lieu de concentration pour les plus affreuses miséres physiques: la seule pensée d'un tel séjour vous terrifie comme une fantastique vision du Dante.

Autre scène, d'un caractère tout diférent!

Nous sommes à Biskra, la ville de l'oasis, la ville riante parmi ses panaches de palmiers, ses bouquets d'oliviers, ses ricins aux capsules rouges, ses lauriers blancs et roses.

Voici le moment où les femmes et les serviteurs vont à l'eau.

L'eau! mot magique dans ces régions brûlantes, où l'"oued", si souvent desséché, se montre avare, où la moindre source est plus précieuse qu'une mine d'or. Lisez plutôt ces articles significatifs du vieux code malékite:

"Le maitre d'un puits peut en disposer comme de l'eau dans un vase lui appartenant. — Néamoins il sera tenu de donner gratuitement à boire à celui qui esta en danger de mourir de soif et tenu d'en donner moyennant paiement aux autres. — En premier lieu boira le voyageur, et lui sera prêtè l'instrument de puisage; après lui boira l'habitant du pays; ensuite pourra s'abreuver l'animal ou le troupeau de l'auteur du puits; chacun à son tour pourra épuiser l'eau, mais, en cas d'urgence, boira celui qui est en danger".

Ici, grâce à la bienveillance d'Allah et à l'industrie des hommes, c'est mieux qu'un puits rudimentaire, c'est une fontaine solidemente construite et commodément aménagée. Le cheval s'y abreuve dans le bassin circulaire. tandis que, au robinet, s'emplissent les vases et les outres.

Près du rebord de pierre, les femmes se livrent au coquetage qui, paraitil, est un besoin du sexe sous toutes les latitudes. Mais, trait particulier de leur race et par où elles se distinguent bien de nos ménagères européennes, elles ne méprisent pas la toilette pour l'acomplissement des besognes domestiques. Elles viennent à la fontaine en grand apparat: coiffure monumentale encadrant le visage d'énormes et lourdes tresses et recouverte de la "maharma" de soie rouge, verte ou bleue; "augaya" blanche tombant par dessus la "malefa" multiculore, moulée au corps et retenue aux épaules par deux épingles d'argent; pendants d'oreilles, bagues, bracelets, bref. tous leurs bijoux, dont elles ne veulent pas se séparer, disent-elles, parce qu'il faut jouir de l'heure présente et qu elles n'en auront rien après leur mort.

Leurs mouvements, leur gestes les plus simples sont souples et gracieux, leurs yeux cernés de k heul brillent d'un clarotzchen
d'un éclat de diamant noir. Et, dans la lumière vibrante sur le fond du paysage et du ciel, l'harmonie des lignes, l'intensité des couleurs, le chatoiement des oripeaux, forment un merveilleux tableau, où entre ses deux seaux cubiques, se dresse le figure grave et digne du porteur d'eau arabe, semblable à une statue de marbre polychrome.

E. F.

Nous ne trouvons guère que deux plaisir dans notre intérieur: celui d'en sortir et celui d'y rentrer.

La liberté et la santé se ressemblent: on n'en connait bien le principe lorsqu'elles nous manquent.

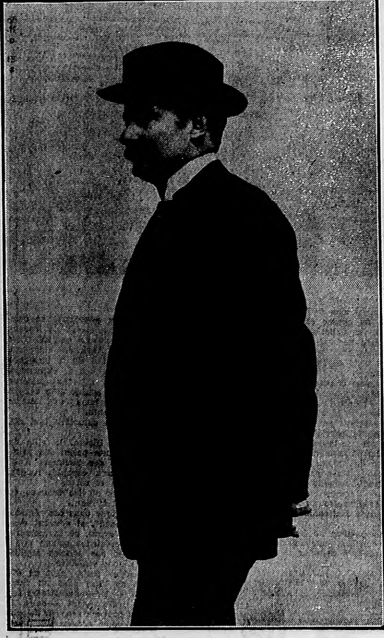
Le défaut de l'égalité c'est que nous ne la voulons qu'avec nos supérieurs.

Henry Becque.



LOS FRANCESES EN LA ARGENTINA
EL CLUB Y LA BENEFICENCIA

EL PRESIDENTE DEL CLUB FRANCES



Doctor Laure

Para dar una idea, aunque fuera sólo en esquema, de las fuerzas que Francia incorpora a la República Argentina desde que ésta desplazó la tiranía colonial hasta hoy, no dispone CRITICA de espacio ni del tiempo que exige toda obra de selección.

En este número extraordinario, que responde a nuestra campaña de amor a Francia y de su triunfo revolucionario sobre el militarismo atávico de Alemania que pretendía que la humanidad marchara al paso gimnástico de sus soldados "invencibles" en el campo de maniobras, dedicamos el mayor espacio a la guerra.

Al dedicar al Club Francés una parte, hemos de evocar, ante todo, un sentido recuerdo de simpatía por los grandes esfuerzos de la colectividad francesa del país, por sus obra,s, por el desdoblamiento de sus grandes industrias entre las que descuella con relieve propio la fábrica de vidro y cristal de Rigolleau de Berazategui, "la primera del mundo por su capacidad productiva" y la de ese gran francés Pierre Robertie, y tantos, tantísimos.

Un gran pensador fué el que dijo esta frase lapidaria: "El tiempo no respeta nada en que no se cuente con él". (Taine.)

Vaya, pues, por delante nuestro testimonio de pública admiración por la obra de la sociedad de Filantropía Francesa del Río de la Plata, por la de Beneficencia, por la Caja Francesa de Repatriacion de los vencidos en lalucha, por Mr. Augusto Pench, Mr. Bouchard, Mr. Soulignac, Mr. Delor, Mr. M. P. López Garaffe, Ricard Pujol, Robertie Grite, Luis Grandval, Dupont.... la lista sería interminable de los que con esfuerzo patriótico acuden a todos los lugares que un grito francés demanda amparo o ayuda.

En el Club

El elegante club de la calle Sarmiento, que preside Mr. Laure, es desde hace muchos años la casa solariega de los franceses radicados en nuestra República. En ella encontrarán facilidad de asilo y cariñosa acogida cuantas ideas grandes se arrojaran al surco del diario vivir.

Al estallar la guerra, sus salones se llenaron: todos se interrogaban con la mirada. Sus rostros reflejaban angustia y serenidad. Por aquellos días, en aquellas "horas supremas", nuestro deber de periodistas nos llevó al Club Francés.

La sorpresa de los primeros momentos desapareció. Francia necesitaba hombres y el esfuerzo decidido de todos sus hijos. Ningún francés desertó de su deber' Los reservistas han abandonado el hogar donde se cobijan todos sus amores, el negocio en que se basa el porvenir de mañana de sus hijos que veían partir a sus padres quizá para no volverlos a ver y les sonreían para alentarles.

HHermosas jornadas las de Agosto.

Ya todos están allá en las líneas de fuego; algunos ofrendaron sus vidas a la patria y todos sin exhalar una queja cumplen lo que la patria les demanda. Si hubo algún "emboscado" o fué en la Argentina. Digámoslo en honor a la verdad.

Con el presidente del Club

Le hemos visitado hace unos días en su domicilio particular de la calle Victoria; queríamos conocer sus impresiones sobre la guerra y hubimos de interrogarle:

—Estos, nos dijo, son momentos de callar. Joffré nos da un alto ejemplo, y callar él y hablar nosotros fuera realmente cómico.

Escuchamos algo...

—¡Ah, no!, nos replicó, por ahora, esperemos el triunfo, que no tardará, para bien de la civilizacion y el regular y continuo desdoblamiento del progreso.

Felizmente para Francia, estamos muy lejos de los tiempos del imperio, en que se hablaba mucho... ahora debemos callar. Luego beberemos una copa de champagne... cuando acabe la guerra.

Y, dando un vuelco a la conversación, habló de CRITICA, y como somos de natural modesto, callamos los elogios, que nos supieron a gloria, porque es cosa sabida que a nadie le amarga un dulce.



GRANDES FIESTAS — REGATAS — NOCHES ROSARINAS — PROGRESOS URBANOS DEBIDOS AL SEÑOR GARCIA, INTENDENTE DE LAS CONCHA S — LO QUE SERA EL CARNAVAL — ¡VIVA EL TIGRE! — CON EL SEÑOR ARMESTO.

Como se urbaniza en la Argentina — Las márgenes del Luján — Suprema distinción — Las noches en el Tigre — La Terraza — Hablando con el señor Armesto.

Nada más bello que las márgenes del Río Luján en el Tigre. El río se desliza blandamente rumoreando al tropezar con las pequeñas embarcaciones una balada cariñosa.

Las villas medio ocultas por rosales que sonríen en ristras de flores de las tonalidades del iris, desde la orgullosa rosa de Alejandría hasta el jazmín de color marfileño, desde el clavel reventón y el geramo flores democráticas hasta la gardenia o la violeta que buscan el pecho de una virgen a la bontoniere de una gentil Unomo y todas las cores son junto al mayor encanto de los ojos.

Era el Tigre hace unos años una pequeña aldea, un canal destinado a presenciar la recolección y venta de sus ricos duraznos. Merced al Tigre Club y a los que veraneaban en sus parajes encantadores un lenitivo a ese verano que cada vez acentúa su amor a los trópicos.

Sus calles arruiglevadas dejaron de ser montones de polvo o inmundos charcos o campos de las lluvias a la seca son hoy verdaderas avenidas, adoquinadas que dan grandes facilidades al tránsito rodante que todas las tardes con ronquear de bocinas se vuelva en el Tigre y asalta bullicioso el club donde toda distinción tiene su asiento y en el que las fiestas de distinción siempre van tan estrechamente unidas como las cuentas de un rosario. Fiestas, en que el madrigal mariposea en el oído de las niñas que abren los ojos a la vida.

Las regatas

Milesc de embarcaciones con empavesadas de poligramas banderas que acaricia y hermosos tocados con preciosos sombreritos de paja y toilettes blancas o malva, en que prima el matíz sobre el color definido, al aire fornidos brazos brinden en el agua el ramo que al remorcar con sus proas las aguas de Luján envuelven en blanca azucena las frágiles embarcaciones como cuna de Venus, y, más allá, se deslizan como seres de muchos brazos los luchadores, los equipos que dupitan el campeonato que ias de valer una camisa de su dama una de esas camisas cuyo recuerdo nos acompaña a la tumba.

Una recien visita al Tigre nos ha podido convencer el gran avance urbano de uno a otro año.

El señor Armesto gentil Presidente del Tigre Club nos habla de sus afanes y del valor para que el Tigre pueda caminar del brazo de Mar del Plata y encuentren en sus en las aguas del Río y en la terraza del Hotel las obligaciones inaplazables vaticinen en la brecha porteña durante la canícula solos dirían y fresco, para tornificarse y volver a la brecha al siguiente día.

Habrá este año según nos manifiesta el señor Armeste fiestas glaciales que en nada desmorecerán de las celebradas en anteriores veranos, y cuando llegue el reinado de la locura, cuando entre con sus collares de cascabeles, el carnaval haciendo piruetas y extrañas cabriolas, se echara en el Tigre Club en obsequio de sus rocíos la casa por la ventana como vulgarmente se dice.

Y durante las noches, esas noches tibias, trasparentes, luminosas del Luján haber fiestas que usan un Vermember de las frutas en los canales venecianos de la Reina del Adriático.

Las de la noche serán rayuelas por rayas de guizo y las embarcaciones adornadas con farolillos de colores y balancearán con coputería, escuchándose el ritmo curvo, apasionado de un vals vienés.

Todo ello y otras sorpresas que callamos para decirlas oportunamente nos revelaba el señor Armesto, gentil y cariñoso con CRTICA cuya juventud traviesa sabe admirar.



La azotea de Manduca

(EN LOS CAMPOS ORIENTALES)

Al trote, abstraído y casi si arumbo. cruzaba campo en una adorable mañana del mes de abril. Flojas las bridas, — andando al capricho del bruto, — a mirada perdida en el vastísimo horizonte, disgustado conmigo mismo, en una tristeza insólita, mis ojos miraban sin ver las innumerables bellezas de ese campo que he recorrido tantas veces y que tantas veces espero recorrer aún. ¡El campo!... Cada loma, cada llano, cada arroyo y cada bosque tienen para mí una fisonomía especial; cada rancho posee un alma y un lenguaje propios, un organismo, una vida, que mi espíritu, sediento de novedades estudia, penetra y analiza. ¡Tristes análisis! Toda la lluvia luminosa del medio día es impotente para disolver la sombra que encuentro condensada entre las cuatro paredes negras y el viejo techo pajizo... Créome dueño de una razón fuerte y serena, nutrida por la ciencia, — la augusta madre, — y libre de prejuicios que pudieran encadenarla. Y ello no obstante, me asalta la duda de si serán defectos de instrumento los defectos que mi observación señala. Hay almas infelices y extrañas que semejan laúdes de una sola cuerda: todas las vibraciones producen siempre el mismo acorde, todos los acordes modulan siempre la misma melodía. Almas pobres o enfermas, su suerte es siempre laemntable. Instinto errático las impulsa en busca de nuevas sensaciones y las sensaciones nuevas despiertan emociones viejas. El placer parece tan próximo al dolor, la alegría tan cerca de la tristeza, que al recorrer con la memoria los muchos años de camino andado, diríase que deletreamos un viejo pergamino garabateado con caracteres apenas legibles, y en partes ilegibles. Se llega a pensar que en el ser moral, como en el ser orgánico, vivir es arder. Removiendo cenizas, ¡qué desierto, qué inmensa soledad uniforme en todo lo vivido! Nos asombra y nos apena evocar fechas y nombres que son como los jalones del sendero de la existencia; aquí sufrimos tanto, allí gozamos tan intensamente! Tal día el dolor nos desgarró el alma a golpes de sierra; tal otro la ilusión entró en nosotros como un rayo de aurora en la caverna. Y hoy sonreímos con amargura al considerar la futileza de aquel tormento y la nimiedad de esta alegría. Al realizar el terrible inventario, lo que esperábamos encontrar marcado con profundo surco, lo hallamos confundido en el recuerdo con las ordinarias trivialidades de la vida. ¡Cuántas veces hablamos con calor de cosas pasadas, tratando de engañar y de engañarnos, con un fuego que sólo existe en nuestra palabra embustera y en nuestra insaciable sed de hondas sensaciones! La inmensidad de nuestra fantasía nos ha disgustado con el presente, haciéndonos dudar del porvenir, e incapaces de resignarnos a la contemplación de un campo infecundo donde, a pesar de nuestros esfuerzos, las plantas nacen y mueren sin producir fruto, nos consolamos con los ilusorios frutos del pasado, ¡pobres frutos que es necesario aceptar sin análisis! ...¡pobres almas infelices y extrañas! ¡pobres almas a las cuales todos los placeres y todas las felicidades llegan a despertarlas con los ardimientos de besos pasionales, para decirles luego, — como al tierno y sentiemntal rival de Byron:—

Al trote, al trote, voy cruzando campo. Frente a mí se tiende una loma de reluciente verdura faraceada de florecitas rozadas, azules y amarillas; a mi derecha se alzan, rugosas y grises, las asperezas de las Sepulturas, — la sierra triste y fea que hace soñar en la raza muerta, cuyos despojos guarda; — a mi izquierda, retorciéndose entre barrancos, culebreando entre cerros, desparramándose en los llanos, imagino el Cebollatí que me muestra la sombra densa de su bosque casi virgen; de trecho en trecho se ven brillar los bajíos encharcados por las recientes lluvias y se oyen rugir los pletóricos regatos que en sitios muerden la tierra negra, y en sitios lamen los duros peñascales. Dispersos por los altos, las reses no levantan la cabeza del suelo, en su ufanoso pacer. Profundo silencio al ras de la tierra, y arriba, en el fondo del cielo claro y limpio, sin nubes y sin vietos, hay como una tormenta dormida que hace más adorable esta luminosa mañana del mes de abril. Existe como una tormenta latente que, tamizando la exuberación de luz la presenta con melancólica suavidad y hace que se dirija al espíritu con voz triste y quejumbrosa.

No lejos del camino en la amplia calva de una loma suele verse un rancho miserable, desnudo de árboles, desprovisto de huerta, negro, silencioso y sombrío como una tumba en el desierto. Al mirarlo, mi vista penetra por el tragaluz, resiste con coraje de médico a la fetidez del ambiente, y ve con pena la familia que allí dormita sorbiendo el "amargo", tranquila, despreocupada, indiferente, sin aspiraciones y sin ideales, intoxicada por la indolencia, ese mal hereditario que va consumiendo la raza. Más lejos se yergue el caserón vetusto, cabeza de la grande heredad donde otrora pacían miles de vacunos y de ovinos, sólo turbados en su tranquila holganza por el retozar bullicioso de las numerosas yeguas cerriles y de los clinudos potros bravíos. También allí hay silencio y abandono; también allí el viejo estanciero sorbe el "amargo" junto al fogón, en la cocina cuyas paredes denegridas amenazan desplomarse, flojos y torcidos los centenarios horcones de coronilla. Halagado por el recuerdo de las "onzas" que han pasado por sus manos, feliz con el renombre de su opulencia perdida, contento con su improductivo prestigio de caudillo partidista, envejece satisfecho con la esperanza de morir antes de que su campo, — carcomido por las llagas de la hipoteca, — pase a manos extrañas. ¡Qué vejez, qué triste y fea vejez en este país tan nuevo y en este pueblo tan joven!... En el alambrado cuyos hilos cuelgan flojos o rotos, cuyos postes yacen en tierra, cuyos piques semejan miembros fracturados; en las ovejas raquíticas, degeneradas, flacas y con mal vellón picado de sarna; en el infícil vado de un cañadón convertido en lodazal infranqueable; en las tropillas de jamelgos escuálidos y ventrudos; en todo, en todo, está pintada la incuria, la desidia, la atroz indolencia nativa. Parece como si se observara el pasisaje en un crepúsculo frío y triste, y en ese escenario agonizara una raza, sin lamentos ni protestas; parece como si en ese lúgubre y silencioso anochecer, se oyeran las últimas vibraciones del alma nacional que se extingue.

Y sin embargo, la vega pregona asombrosa fecundidad, el collado verdea con su piel de rica esmeralda, y aquí y allá, la tupida red de canalizos, de arroyos y de ríos, — que en este bajío se hinchan y en aquella hondonada se anastomosan, — riega por doquiera el prolífico suelo que tiene por techumbre un firmamento maravillosamente puro y luminoso. Se diría el fantástico connubio de la aurora con el crepúsculo, o un plácido agonizar en el cual e lterrible anonadamiento se va acercando vaporoso y sereno, flotando en el ambeinte tibio, irisado por la luz blanquísima de un día primaveral que concluye. ¡El triste y feo envejecimiento de una raza joven! Yo no sé por qué se me antoja esta ren presencia de una mujer de cálido temperamento, creado para las voluptuosidades del amor, y que, — desconocida o engañada, — amarilla, pierde la tersura de la piel, la gracia de las formas, y se consume, — vieja a los treinta años, — llevando al sepulcro el tesoro de su exquisita ternura.

Al trote, al trote, voy cruzando campo. Al trasponer una portera he penetrado en un terreno bajo, plano, extenso y pobre. En todo el horizonte no se descubre otra población que un gran edificio, alto, macizo y obscuro, que se eleva en el confín. A medida que avanzo, la grande construcción se eleva; cada vez más obscura, cada vez más imponente, en la planicie yerma donde sólo se ven inmensas bandas de ñandúes que a mi aproximación alzan los largos cuellos y me miran asombrados con sus grandes ojos inteligentes. No hay ni una nube en el cielo, no sopla la brisa, fresca y serena, se *siente* la suave melancolía de la tormenta en gestación. En tanto, a lo lejos, sobre la tierra negra y plana, tapizada de yerbas ruines, sobre la zona desierta, silenciosa y triste, destacándose en el horizonte azul como un peñón gigante. Todavía un poco más diez minutos, un cuarto de hora, y la Azotea de Manduca se me presenta con toda su majestad de ruina vigorosa. Ningún árbol le da sombra, ninguna tierra de labranza negrea en el contorno; sólo ella, adusta y fiera, domina la amplia planicie erial que va a morir en la margen del Cebollatí caudaloso. La Azotea de Manduca!.... el castillo feudal del coronel Manduja Carabajal, el nido grande y áspero de aquella águila famosa. ¡Con cuánta avidez me acerco a ella, con qué profunda emoción la contemplo! Al sur se eleva una especie de torreón cuadrangular, cuyos muros lisos, sin una ventana, altísimos y denegridos, le dan un aspecto terrible de atalaya y de cárcel. El revoque,— que la enlució en sus tiempos de gloria, — presenta largas estrías y anchas máculas obscuras que a la distancia producen la impresión de tupida red de yedra.

Acercándose, el monstruo aparece más terrible, carcomido, maltratado, envejecido, pero fuerte y soberbio, sañudo e indomable, como un león viejo, sin dientes y sin garras, solo, aislado, defendido por el prestigio de su nombre y el recuerdo de sus proezas. Del antiguo alambrado que le srvió de valladar, ya no restan más que algunos posets de coronilla, nudosos, descascarados, rojos y lustrosos como caoba pulida.

Al este se muestra la fachada principal, un pabellón de veinte metros de largo que tiene por cabeza el altísimo torreón. Tres ventanas altas y angostas,— provistas de rejas con barrotes de hierro de tres centímetros de diámetro, — se abren en este frente. Las rejas, lo mismo que las ventanas, — cuya madera está agrietada y podrida por los soles y las lluvias, — ha nestado en un tiempo pintadas de rojo. Delante, en lo que fué patio, crece un bosquecillo de ortigas, malvaviscos, hinojos y baldranas, llegando hasta morder los pies del muro, que, — en partes sin revoque — descubre el ladrillo rojizo como llagas sanguinolentas.

Misteriosamente atraído, fascinado por la gran mole ruinosa que remueve en mi espíritu el recuerdo de toda una época histórica, me he ido acercando, acercando, sin saber con qué objeto, sin explicarme con qué excusa. Llego muy despacio — como con recelo, — y no oigo ningún rumor, no sale a mi encuentro ningún perro. Y sin embargo, un hombre se mueve, allá lejos, junto a unos derruídos ranchos de terrón; y más próximos, tendidos al sol, dos grandes perros barcinos dormitan tranquilamente. Diríase que el hombre y los perros esperan que se desplome el vetusto edificio, para morir también ellos, entregar también ellos al campo erial sus cansados organismos, e ir a juntarse de nuevo con el amo, el alma fuerte y brillante que al bajar al sepulcro se llevó la vida y la luz, que vibró y brilló en la comarca con convulsiones de monstruo y resplandores de incendio. Al presente, sin más misión que esperar la ruina final no tienen voz ni oído, son sombras que andan. Con el corazón oprimido por una angustia inexplicable, sigo avanzando. En la fachada que mira al norte hay una ventana también guarnecida por férrea reja. Está abierta, y, del lado de adentro, se halla un hombre apoyado en el alféizar. Desmonto y me acerco.

En una sala muy larga, muy ancha, muy alta y muy sombría se ha instalado una *pulpería*, profanando la noble morada del héroe muerto. ¡Y qué pulpería! ... Pido algo, para dar una excusa y observar el interior. N ohay coñac, no hay licores: *caña* solamente. ¡Sea! El hombre, — que es joven y extranjero,— me ha servido en silencio y ha vuelto a recostarse apoyado en la reja, taciturno y soñoliento, como contagiado, como intoxicado pr la infinita melanclía de la ruina. Yo observo la pieza: me parece más grande y más tétrica. Contra las murallas ennegrecidas, se alza una vieja anaquelería que sólo contiene algunas botellas, algunas lozas cubiertas de polvo, unas latas de tabaco y mucha telaraña. Pero en mi estado de ánimo, el mobiliario desaparece y veo la inmensa habitación desnuda, fría, húmeda y semi a obscuras. ¿Qué habrá sido aquella sala en la época remota?

Una ruina es como un cráneo.

Al observarlo se despierta en nosotros el inquieto deseo de averiguar lo que ha vivido, lo que ha pasado entre sus paredes, qué tormentas han rugido allí, qué grandes alegrías y qué grandes pesares se han roto en ellas como olas espumosas en el acantilado de la costa. ¡Cuántas veces, a altas horas de la noche, debió *pensar* aquella sala sombría!... Me parece ver una mesa de pino sobre la brilla un candil de grasa de potro, y alrededor, una asamblea de hombres extraños, torvos, de rostros tostados y barbudos, de líneas vigorosas, y de ojos negros y grandes animados por centellantes miradas.

En medio, dominando el conjunto, con la pequeña talla erguida y alta la dominadora cabeza gris, el viejo caudillo hablaba. La palabra concisa, el gesto rápido y en las pupilas la luz del sol de los conductores de hombres. Señor, allí se decretaba la guerra o se aceptaba la paz; juez y ejecutor, allí se sentenciaba y se ordenaba el castigo. En los veinte caminos que conducían a la estancia, siempre resonaban los cascos de los caballos que corrían: el chasque que lleva un aviso importante; el delincuente que llega pálido a implorar la gracia y el amparo del caudillo; los cortesanos que que concurren a rendirle homenaje; los idólatras que abandonan sus hogares para ir a cuidar y defender la existencia del jefe. ¡Cuántos planes debieron tramarse en aquella habitación fuerte y ruda, resistente y áspera como el alma de su dueño! A altas horas de la noche, en el majestuoso silencio del inconmesurable campo dormido, las palpitaciones intensas de aquellos corazones ardorosos como las siestas de diciembre y las voces roncas como el bramido del pampero, debieron repercutir en las murallas negras con ímpetus de aquilón.

Morada de caudillo, aquella vieja y semi desnuda azotea hacía renacer en mi espíritu al caudillo, todos los caudillos, el caudillaje, toda una época, acaso la más negra de nuestra joven y trastornada historia. Entre aquellos muros fríos veo aletear el alma de una raza moribunda. La anaquelería desaparece, toda luz se borra, y en la pared desnuda empiezan a pasar los fantásticso episodios. Ahí van los terribles escuadrones, los salvajes lanceros, clinudos e iracundos, soberbios en la desenfrenada carrera de sus potros; ahí va la frenética legión que el caudillo electriza con su valor y su audacia; ahí va esgrimiendo los chuzos, dando alaridos, sin miedo y sin piedad, revuelta en las entrañas la hiel de la pasión partidaria. Durante mucho rato desfilan episodios y episodios: cargas sublimes, entreveros siniestros, luchas heroicas, crímenes horrendos, venganzas espantosas, desesperaciones inenarrables, agonías horripilantes. Después un inmenso y fúnebre silencio en la placidez de un gran sol que muere. El reposo tras la lucha extenuante, el lento correr de las aguas hacia el cauce después de la atronadora inundación. En el campo, los dos adversarios, todavía fieros, todavía irreconciliables, desangran y se agotan enviándose una postrera mirada rencorosa; luego, la noche viene y la agonía comienza. ¡Ya no hay más ruidos, ya no hay más luz: en la sala obscura, entre las negras paredes, aletea el alma de una raza moribunda!...

Media hora más tarde, al trote por la ancha zona plana y ruín, regreso pensativo y entristecido. El caserón vetusto donde el viejo estanciero sorbe el amargo; el rancho aislado y miserable, sin árboles y sin huerta; los alambrados derruidos, los caminos intransitables, los imposibles vados, toda esa decoración de la desidia,, se me presenta como el acto final, la lógica conclusión del draam cuyos cuadros principales vi pasar sobre las ennegrecidas murallas de la sala de Manduca. Aquella raza que tuvo la grandeza destructor ade los huracanes, duerme entre las ruinas, agotándose, consumiéndose y soñando con las púrpuras de auroras que ya no han de lucir para ella. País de revoltosos, país de haraganes: la guerra concluye donde el trabajo empieza. El arado es la paz: las razas fuertes se enorgullecen conduciéndolo; los inútiles sueñan con hacerlo arder en los vivaqeus. Razas gastadas, razas podridas, náufragos de la humanidad que vagan en la sombra con la brújula rota y la fe perdida, su destino es hundirse en el abismo, desaparecer, abandonar el campo a otras unidades étnicas, a seres potentes que llegarán confiados en sus fuerzas, sostenidos por el ideal, no por el pálido y enfermizo ideal de los pobres de espíritu, sino por aquel artífice coloso que ha construído la gran república del Norte, por el grande, el supremo ideal de la vida.

Javier de Viana.

A nuestros abonados

Recordamos a nuestros subscriptores la conveniencia de renovar sus abonos antes de su vencimiento, a fin de evitar interrupciones en el envío de nuestra hoja.

A todo nuevo subscriptor por 1 año o semestre, se le obsequiará con un álbum de 50 caricaturas de la guerra publicado en CRITICA.

Enviar giros a la Administración. El precio es a razón de pesos 6 el trimestre, $ 12 el semestre y $ 24 el año.

Dr. CARLOS STURLA

ABOGADO

ONETTO

AGENTE JUDICIAL

.tienden asuntos en esta Capital y provincia de Buenos Aires

TUCUMAN 1436 — U. Telef. 3824 (Libertad)

JOSE D. PADIN

AGENTE JUDICIAL

Tramitación de asuntos Civiles y Comerciales

SARMIENTO 631

HECTOR V. TRABUCO

REMATES Y COMISIONES

Ha trasladado su oficina LAVALLE 182-

LORTHIOIS FRERES

EXPORTADORES

SARMIENTO 466

ANDRES RONEO

CONTADOR PUBLICO

SUIPACHA 9 — Particular: INDEPENDENCIA 2437

U. Telef. 6549, Libertad — U. Telef. 2130, Mitre

Dr. PEDRO PASCUAL ARCONDO

ABOGADO

ESMERALDA 6 y La Plata.

Atiende asuntos en esta Capital05. — U. TELEF.

Dr. JUAN M. REYNA

ABOGADO

ESMERALDA 605. — U. TELEF.

Dr. CARLOS RUEDA

ASUNTOS COMERCIALES

TALCAHUANO 353 — U. TEL. 1092 LIBERTAD

FELIX BIDION

AGENTE JUDICIAL

ASUNTOS COMERCIALES Y CIVILES

Referencias: Consulado de Francia y Banco Italia y R. de la Plata

TALCAHUANO 343 — U. TEL. 3808 LIBERTAD

FERNANDO HOUSSAY

REMATES Y COMISIONES

ADOLFO RUBINOS

AGENTE JUDICIAL

LAVALLE 1025 — U. Telef. 4998 (Libertad)

DERMIDIO TORNESI

AGENTE JUDICIAL

ASUNTOS COMERCIALES Y CIVILES

LIBERTAD 369

VIRGILIO CARTE'

MARTILLERO PUBLICO Y ASUNTOS JUDICIALES

LIBBERTAD 369

ARTURO DE LA PEÑA

AGENTE JUDICIAL

ASUNTOS COMERCIALES Y CIVILES

LIBERTAD 69 — U. Telef. 4429 (Libertad)

Dr. ALBERTO M. FONROUGE

ASUNTOS LEGALES EN LA CAPITAL Y LA PLATA

Lavalle 1346 — UNION TELEF. 4442 (Libertad)

Dr. LUIS PALMIER'

ESTUDIO: TALCAHUANO 353

Asuntos Comerciales y Civiles

UNION TELEF. 1092 (Libertad)

Dr. FRANCISCO ZORRILLA

B. C. Maquieyra

OFICINA DE ASUNTOS LEGALES

Florida 32 — UNION TELEF. 1492 (Avenida)

ENRIQUE SCHWEISS

IMPORTACION DE MATERIALES DE CONSTRUCCION

BARTOLOME MITRE 1265 — U. Telef. 4698 (Libertad)

Para no ser perjudicado en sus intereses morales y materiales el señor Enrique Schweiss pone en conocimiento de su clientela, SU NACIONALIDAD NETAMENTE FRANCESA, de cuyo mismo origen son también los productos que introduce.

EDICTOS JUDICIALES

Por disposición del señor juez de primera instancia en lo civil de la capital federal, doctor Fernando Klappenbach, se cita, llama y emplaza por el término de treinta días, a contar desde la primera publicación del presente, a todos los que se consideren con derecho a los bienes dejados por fallecimiento de doña **MAGDALENA RUFINO DE LARCO**, ya sean como herederos o acreedores para que dentro de dicho término comparezcan por ante su juzgado y secretaría del que subscribe, a deducir sus acciones en forma, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho. — Buenos Aires, 28 de noviembre de 1914.—Jorge Figueroa Alcorta, secretario.

v. 30-12-14.

Por disposición del señor juez de primera instancia en lo civil de la capital de la república, doctor don Arturo Seeber, se cita y emplaza por el término de treinta días, a contar desde la primera publicación del presente, a todos los que se consideren con derecho a los bienes dejados por fallecimiento de don **JORGE HOBSON LOWRY**, ya sean como herederos o acreedores, para que dentro de dicho término, comparezcan por ante su juzgado y secrtaría del que subscribe, a deducir sus acciones en forma, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho. — Buenos Aires, diciembre 21 de 1914.—Secretaría doctor Rafael Caputo.

v. 21-1-15.

Por disposición del señor juez de primera instancia en lo civil de la capital federal, doctor Fernando Klappenbach, se cita, l'ama y emplaza por el término de treinta días a contar desde la primera publicación del presente, a todos los que se consideren con derecho a los bienes dejados por fallecimiento de don **MATEO DE LA TORRE**, ya sean como herederos o acreedores, para que dentro de dicho término, comparezcan por ante su juzgado y secretaría del que subscribe a deducir sus acciones en forma, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho.—Buenos Aires, 3 de diciembre de 1914. —C. F. Ayarragaray, secretario. v. 7-1-15

El señor juez de primera instancia en lo civil de la capital de la república, doctor don Roberto Repetto, ha dispuesto se cite, llame y emplace por el término de treinta días, contados desde la primera publicación del presente, a todos los que se consideren con derecho a los bienes dejados por don **León o Leoncio Larçabau**, y sean como herederos o acreedores, para que dentro de dicho término comparezcan a deducir sus acciones en forma, por ante su juzgado y secretaría del que subscribe, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho. — Buenos Aires, diciembre 19 de 1914. — Leocadio Paz, secretario. v. 21-1-15

Por disposición del señor juez de primera instancia en lo civil de la capital federal, doctor Fernando Klappenbach, se cita, llama y emplaza por el término de treinta días, a contar desde la primera publicación del presente, a todos los que se consideren con derecho a los bienes dejados por fallecimiento de doña **ANNA BACH**, ya sean como herederos o acreedores, para que dentro de dicho término comparezcan por ante su juzgado y secretaría del que subscribe, a deducir sus acciones en forma, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho.—Buenos Aires, 27 de noviembre de 1914.—José E. Cirio, secretario.

28-12-14.

Por disposición del señor juez de primera instancia en lo civil de la capital federal, doctor Fernando Klappenbach, se cita, llama y emplaza por el término de treinta días, a contar desde la primera publicación del presente, a todos los que se consideren con derecho a los bienes dejados por fallecimiento de don **MANUEL LLERA**, ya sean como herederos o acreedores, para que, dentro de dicho término, comparezcan por ante su juzgado y secretaría del que subscribe, a deducir sus acciones en forma, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho. — Buenos Aires, noviembre 26 de 1914.—F. Guillermo Espeche, secretario. v. 10-1-10.

Por disposición del señor juez de primera instancia en lo civil de la capital de la república, doctor don Uladislao F. Padilla, se cita y emplaza por el término de treinta días, a contar desde la primera publicación del presente, a todos los que se consideren con derecho a los bienes dejados por fallecimiento de doña **MARIA LUISA MARZANO DE VARVARA**, ya sean como herederos o acreedores, para que dentro de dicho término, comparezcan por ante su juzgado y secretaría del que subscribe, a deducir sus acciones en forma, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho. — Buenos Aires, diciembre 9 de 1914.—Enrique A. Saguier, secreario.

v. 13-1-15.

Por disposición del señor juez de comercio doctor Juan B. Estrada, se hace saber a los acreedores del concurso formado a **JOSE LINGER**, que se encuentra de manifiesto en la secretaría durante ocho días, el estado de distribución presentado por el síndico liquidador a fin de que los acreedores formulen las observaciones a que se consideren con derecho. — Buenos Aires, diciembre 26 de 1914.—Germán C. Ramírez, secretario. —Palacio de justicia. v. 5-1-15

REMATES

Cotrillo y Matranca

TERRENO. JUDICIAL. — CALLE CAseros entre Mármol y Muñiz, lote 3, manzana 4. Mide 8.66 por 46.50 metros. Orden del doctor Juan B. Estrada, en los autos caratulados "Bacigaluppi y Rua contra Gregorio Fisher y Mauricio Garbugino". Tasación, 10 $ el metro. Base, 7.50 el metro o sea las 2|3 partes de la tasación. Seña, 8 o|o. Comisión, 2 o|o. — Victoria 672. v.9-1-15

Serafín Otero

JUDICIAL. — El día 31 de diciembre a las 3 p. m., procederé a vender en la calle Montevideo número 341, por orden del señor juez de primera instacia doctor Fernando Klappenbach, las ropas, objetos y útiles embargados a doña María Paulina Salles.

Datos a mi escritorio, Cangallo 465, y secretaría del doctor Ayarragaray, 4.o piso, Tribunales.

v. 31-12-14.

LICITACIONES

Intendencia Municipal de la Capital

Llámase a licitación pública para el día 4 de enero próximo, a las 2.15 p. m., para la construcción del adoquinado de granito con base de hormigón de cal de la calle Boyacá desde las vías del ferrocarril a Avellaneda, de acuerdo con el pliego de condiciones que puedo consultarsce en la subsecretaría de obras públicas. — Buenos Aires, diciembre 24 de 1912.—El secretario.

v. 4-1-915.

Intendencia Municipal de la Capital

Llámase a licitación para la provisión de 2.200 cajones de nafta durante el primer semestre de 1915. Tendrá lugar el día 5 de enero próximo a las 2 p. m. El pliego de condiciones puede consultarse en la subsecretaría de Higiene y Seguridad. — Buenos Aires, diciembre 27 de 1914.

GUERRA A LOS PELETEROS

537-CERRITO-537

Fábrica de pieles por mayor y menor

Curtido, apresto, lustre, depilaje y custodia de pieles



Guerra a los formistas

Soberbia liquidación de formas de tagal a $ 1.50, de seda 5.95 a mano, 8 pesos.

Adornos de todas clases para sombreros. Se hacen reformas y se adornan sombreros.

Nota. — A toda persona que presente este aviso se le hará el 10 o|o de rebaja.

537 - CERRITO - 537

Durante 15 DIAS todos nuestros cuadros con Marcos se venden por mitad de su precio.

MOODY & Cía.

CORRIENTES 627 — FLORIDA 356

BUENOS AIRES